

**FNA 1510-
DOURIAUX**

**Hugues-Un homme
est venu-Le monde**

Unknown

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

FNA 1510-DOURIAUX

Hugues-Un homme est venu-Le monde d'après

Unknown



calibre 0.9.20

UN HOMME EST VENU...*

Le monde d'après

HUGUES DOURIAUX

UN HOMME EST VENU...*

Le monde d'après

COLLECTION « ANTICIPATION »

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière – Paris VIe

Édition originale parue dans notre collection :

GRANDS SUCCÈS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

©© 1981, Éditions Fleuve Noir, Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

ISBN 2-265-03465-7

*Un pays où il n'y a plus
de nomades est un pays où il
n'y a plus de liberté.*

(Proverbe gitan)

Un homme est venu...

PREMIER LIVRE

Le monde d'après

CHAPITRE PREMIER

Il pleuvait...

La pluie tombait sans discontinuer, noyant le paysage, estompant les reliefs derrière un rideau mouvant et froid. Par moments, les rafales d'un vent aigre faisaient crépiter les gouttes contre les planches du vieux chalet. Les nuages gris se traînaient, accrochant les sommets des montagnes, s'effilochant aux cimes des sapins en écharpes de brume.

La vallée s'étendait de chaque côté du torrent en crue qui roulait au-delà de ses berges, heurtant avec violence les débris du pont, emportant les pierres disjointes, parachevant ce que la folie des hommes avait commencé de détruire. Du village qui se pressait le long du cours d'eau, il ne restait plus que des ruines lavées par les intempéries, hantées par les chiens errants, les chats et les survivants, fantômes furtifs qui se glissaient le soir hors de leurs caves, hagards, armés de fourches et de haches, à la recherche d'une maigre pitance.

Ethel courbait les épaules, frissonnant sous le long manteau qui enveloppait sa silhouette amaigrie. Elle serrait nerveusement un gourdin dans sa main, et regardait l'être qui gravissait le chemin défoncé menant au chalet.

Tout inconnu ne pouvait être qu'un ennemi. Si celui-ci s'approchait, elle lâcherait Duke, son chien-loup, sans l'ombre d'une hésitation. Elle posa la main sur l'échine de l'animal. Hérissé, le berger allemand regardait aussi la forme indistincte dans les bourrasques de pluie. Il frémissait, et un sourd grondement roulait dans sa gorge.

— Paix, Duke, murmura Ethel.

Le chien cessa de gronder, mais ne quitta pas l'intrus du regard, et découvrit les crocs. Lui aussi se méfiait.

— Arrêtez-vous ! cria Ethel. Un pas de plus et je lâche mon chien !

L'inconnu s'immobilisa. Il se redressa et tendit le bras. Ethel frémit. Elle reconnaissait parfaitement la forme d'un fusil. Elle saisit Duke au collier, au moment où le chien allait bondir.

— Couché, Duke !

Obéissant, l'animal s'aplatit à terre. Frémissante, Ethel s'aperçut que l'étranger avait repris sa marche, l'arme braquée. Contre un fusil, elle se sentit impuissante, armée de son seul gourdin. Elle pensa qu'avec un peu de chance, Alice pourrait contourner l'ennemi et l'attaquer par-derrière, avec la hache... Mais non, Alice était en train de s'occuper des petits.

— Sortez ! cria l'inconnu dès qu'il fut arrivé au bas du chalet.
Vite !

Ethel s'avança sur la terrasse branlante, les yeux fixés sur le fusil. L'inconnu s'arrêta. Ethel ne voyait pas son visage, à travers la pluie. Il était vêtu d'une sorte de manteau informe, ruisselant d'eau, et coiffé d'un chapeau à couvre-nuque. Il était grand et inquiétant.

Lentement, l'homme posa par terre un grand sac, l'ouvrit. Il en sortit un petit chevreuil qu'il saisit par les pattes arrière et qu'il lança, sans effort, aux pieds d'Ethel. Stupéfaite, la jeune femme regarda l'animal. Il était tout vidé. Depuis longtemps, Ethel n'avait plus vu une telle quantité de viande ! Elle releva le visage vers l'homme, hostile, fermée. Que cachait cette offrande ? Quel mobile derrière ce geste ?

— Qu'est-ce que vous voulez ? cria-t-elle.

— Un abri ! Un peu de feu... J'ai de quoi payer !

Il saisit un lièvre et une perdrix, les lança à côté du chevreuil sur la terrasse. Un frôlement derrière Ethel la fit se retourner. Alice s'approchait, ses yeux d'enfants durcis par la haine et la méfiance. Elle montra un couteau de chasse, le dissimula dans son ample chemise d'homme, et fit un clin d'œil.

— Ça va, cria Ethel. Approchez ! Mais posez votre fusil par terre !

L'homme se mit à rire, ironique.

— Vous plaisantez !

Il mit l'arme à la bretelle et gravit l'escalier de planches qui menait à la terrasse. Ethel ne le quittait pas des yeux, et Duke s'était remis à gronder. Arrivé à deux mètres, l'homme s'arrêta.

— Je n'ai pas de mauvaises intentions, dit-il. Si ça peut vous rassurer, voici mon arme. Mais retenez votre chien.

Il tendit son fusil...

Ethel, stupéfaite, regarda l'arme, puis l'homme. Ce geste... Ça ne

s'imaginait pas, dans un monde de bêtes fauves. Elle s'empara du fusil, qu'elle retourna vers l'homme. Il devait s'attendre à cette réaction, car il ne broncha pas.

— Tue-le ! siffla Alice.

Ethel eut envie de presser la détente, de se débarrasser de cet inconnu qui lui faisait, peur. Mais elle croisa ses yeux, et ressentit un choc inattendu.

Sous le chapeau, elle distinguait un regard clair, très pâle, qui ne cillait pas...

— Qui êtes-vous ?

L'inconnu eut un geste vague.

— Quelle importance ? Je viens d'ailleurs... Je vais ailleurs...

— Pourquoi êtes-vous ici ?

— J'ai passé la nuit au village, dans une ruine glaciale. Ce matin, j'ai vu de la fumée au-dessus de votre cheminée. Je me suis dit qu'un feu, c'est bien agréable... Je suis venu.

— Fichez le camp ! cria Alice.

L'inconnu lui jeta un bref coup d'œil.

— Votre fille n'est pas très accueillante.

— Ce n'est pas ma fille ! fit sèchement Ethel.

L'inconnu hocha la tête.

— En effet, elle ne vous ressemble pas... N'empêche, cette demoiselle n'est pas hospitalière... Pourtant on ne doit pas souvent venir vous voir avec un chevreuil pour le souper... Bien. Puis-je rentrer, j'ai très froid.

Comme malgré elle, Ethel s'écarta. L'homme entra. Il marqua un temps d'arrêt en regardant les vestiges du mobilier d'autrefois. Son regard se posa sur la table, les chaises, le canapé râpé, le fauteuil dont un pied cassé avait été remplacé par une bûche. Lentement, il ôta son manteau gorgé d'eau, son chapeau...

— Je peux les déposer près du feu ?

Sans attendre la réponse, il déposa ses hardes à côté de la

cheminée, étendit ses mains vers les flammes.

— Ça fait longtemps que je n'ai pas eu chaud, dit-il doucement.

Il tourna la tête vers les deux femmes.

— Je m'appelle Ron.

Il regarda le fusil qu'Ethel continuait de pointer vers lui. Il sembla agacé.

— Je vous ai dit que je n'ai pas de mauvaises intentions. Si vous baissiez cette arme ?

Ethel ne bougea pas. Elle continuait de fixer Ron, hostile. Alice grinçait des dents. Seul Duke semblait s'être calmé. Il regardait l'étranger, détendu, les oreilles dressées. Ron sourit, claqua la langue, tendit la main. Confiant, Duke s'approcha et se laissa caresser.

— Vous voyez, dit l'homme d'un ton amusé. Lui me fait confiance. Et pourtant, il pourrait me dévorer tout cru !

Ethel était stupéfaite. L'étranger se levait lentement, sa main posée sur la tête de Duke...

C'était un grand gaillard maigre, efflanqué, aux cheveux bruns, tombant sur les épaules. Une épaisse barbe lui mangeait la figure, empêchant de lui donner un âge. Mais ses yeux gris clairs, lumineux, étaient ceux d'un homme jeune.

Comme malgré elle, Ethel posa l'arme contre le mur. Alice se détourna brusquement, et alla s'enfermer dans la chambre avec les enfants.

— Elle n'aime pas les étrangers, dit Ron.

— Moi non plus, répondit brutalement Ethel.

— Pourtant vous n'avez pas l'air de vouloir me tuer...

— Je n'ai pas été violée à treize ans par une vingtaine de soldats !

Ron hocha la tête ; son regard parut se voiler.

— Je comprends...

— Pourquoi êtes-vous venu jusqu'ici ?

— Je vous l'ai dit. Pour partager ce chevreuil avec quelqu'un. Pour le manger au chaud. Pour parler... Ça fait si longtemps que je n'ai plus

parlé à qui que ce soit.

Il se saisit du chevreuil.

— Un petit de l'année. Je l'ai tiré hier matin... Où puis-je le découper sans salir partout ?

— Dehors.

Ron grimaça.

— Par ce temps...

— Allez au garage, au sous-sol.

Sans répondre, Ron chargea le chevreuil sur ses épaules. Il montra le lièvre et la perdrix.

— Vous pourrez vous en charger, vous ou votre chat sauvage ? Ah ! au fait, j'ai du café et des boîtes de lait condensé dans mon sac... Si ça vous dit...

Restée seule, Ethel soupesa le lièvre et la perdrix. Elle ne comprenait pas. Il lui semblait que l'heure qui venait de s'écouler n'avait pas existé. Un homme était venu, avec un fusil, de la nourriture... Cela ne pouvait être vrai ! Il fallait chasser ce Ron, ou mieux, comme disait Alice, le tuer ! Tout plutôt que de garder cet inconnu auprès d'elles, auprès des enfants. Fébrilement, elle saisit le fusil, manœuvra le verrou... Vide... L'arme était vide !

L'ombre d'un sourire éclaira le visage de la jeune femme.

— Alice !

Alice apparut, renfrognée. Ethel lui tendit la perdrix.

— Plume-la et vide-la. Je me charge du lièvre... Comment vont les enfants ?

— Ils dorment.

— Ils boiront du lait ce soir, ajouta Ethel après une hésitation. Et nous du café.

— Du café !

— Il en a.

Alice regarda autour d'elle, comme un animal apeuré.

— Où est-il ?

— Au garage. Il découpe le chevreuil.

— Pourquoi Duke ne l'a-t-il pas attaqué ?

— Je ne sais pas. Occupe-toi de la perdrix !

Ethel secoua la tête. Depuis deux ans qu'elle vivait dans ce chalet avec Alice et les enfants, jamais pareille aventure ne lui était arrivée. D'ordinaire, les vagabonds ne se hasardaient pas au village. Ils passaient au large, de peur de se faire massacrer. En tout cas, même s'ils avaient songé à s'approcher des maisons, ils n'auraient jamais étalé ostensiblement de telles richesses : un fusil et des conserves... Encore moins les auraient-ils partagées avec deux femmes isolées et sans défense.

Le visage d'Ethel se durcit quand elle songea au passé...

Depuis la guerre, ce qui restait de l'humanité était devenu fou, fou de rage et de meurtre... L'humanité... Qu'en restait-il, après le grand holocauste nucléaire qui avait rayé la civilisation de la surface du globe ?

Ethel ne parvenait pas à se débarrasser d'un sentiment d'incompréhension. D'incompréhension totale. Comment en si peu de temps, la civilisation avait-elle pu faire place à la barbarie, le vingtième siècle au Moyen Age ?

Comment elle, femme heureuse et comblée, avait-elle pu devenir cette sauvageonne qui se terrait dans un chalet à demi ruiné, avec deux enfants qui n'étaient pas les siens et une adolescente terrorisée qu'elle ne connaissait au fond pas le moins du monde ?

Comment des hommes, des êtres sensés, avaient-ils pu martyriser toute une famille, massacrant le père, violant la mère et la fille, les abandonnant dans la forêt, dépouillées de tout, en compagnie de deux bébés vagissants ?

Comment Ethel avait pu trouver la force de recueillir ces enfants, cette jeune fille, et de les entraîner dans cette vallée vosgienne, jusqu'à ce chalet où elles vivaient sans savoir ce que le lendemain pourrait leur réserver ?

Toutes ces questions-là hantaient, et seule la dureté de son existence, la précarité de sa survie, l'empêchaient de s'abandonner au désespoir quand elle songeait à son mari disparu, à ses enfants morts dans le grand cataclysme qui avait emporté les sociétés comme des

fétus de paille, ne laissant que désolation, effroi et sauvagerie.

Ethel secoua la tête, chassant les larmes qui coulaient sur son visage. Avec rage, d'un coup de hachette, elle trancha la tête du lièvre.

Alice ressemblait à un animal sauvage, perpétuellement sur le qui-vive. Elle serra la poignée du coutelas pendu à son cou, et qui reposait à même la peau, entre ses seins. Elle ne quittait jamais son arme. Même quand elle allait se baigner dans le torrent, même quand elle était sûre que personne ne pouvait la voir.

Elle n'oubliait pas la nuit où sa famille avait été surprise par cette troupe de vagabonds... Cette sensation inconnue et atroce des mains brutales qui se saisissaient d'elle, la dépouillaient de ses vêtements, lui forçaient les cuisses... La douleur... Ces multiples sexes qui la pénétraient. Ses hurlements qui se mêlaient à ceux de sa mère. Et les rires, les coups, l'odeur de sueur et de sang.

Elle avait perdu connaissance quand le dixième homme s'était étendu sur son corps d'enfant.

Elle était revenue à elle dans une sorte de hutte. Une femme inconnue lui donnait à manger, et ses petits frères pleuraient. Une belle femme blonde, au visage pur, mais rude, fermé, et qui la soignait avec des gestes presque brutaux, mais qui soulageaient.

— Ta mère est morte, avait-elle dit simplement. Je la remplace... Alice s'était accrochée à cette inconnue comme à une bouée de sauvetage, bien qu'elles n'aient pas échangé dix mots par jour pendant de longues semaines. Alice avait senti que sa protectrice, Ethel, avait besoin de s'occuper d'elle et de ses frères. Peu à peu, Alice avait senti naître son affection pour cette femme dure qu'elle devinait blessée.

Elles n'avaient jamais parlé de cette nuit de folie ou d'épouvante, et Alice avait réappris à vivre.

Deux années s'étaient écoulées, dans ce chalet qu'Ethel avait découvert par hasard. Deux années où sa crainte des hommes ne l'avait pas quittée, où tout ce qui n'était pas Ethel et ses frères lui faisait peur...

Deux ans de paix avant l'arrivée de l'étranger, de l'homme, de l'ennemi !

A quinze ans à peine, Alice était déjà grande et belle. Mais son

corps, qu'elle découvrait quand elle se baignait, elle le craignait, car elle savait ce que les hommes en faisaient. Elle le savait, l'avait éprouvé, et, plus encore, redoutait que cela ne se reproduise.

Elle repoussa ses longs cheveux couleur de jais sur ses épaules, et darda ses yeux noirs en direction d'Ethel. Pendant une seconde, la flamme haineuse qui brillait dans son regard s'adoucit. Elle aimait Ethel... Profondément. Ethel seule savait lui donner le repos, calmer ses craintes, apaiser le feu qui la tourmentait. Quand elle s'allongeait à côté d'elle, sur leur dure paillasse, Alice tirait la lourde couverture et redevenait petite enfant. Elle se sentait en sécurité, comme autrefois quand elle se blottissait contre le sein maternel. L'été, quand la chaleur était lourde, elles reposaient nues, et une émotion inconnue la saisissait. Elle regardait le corps de son amie. Et cette émotion la poussait à embrasser légèrement la joue d'Ethel, quand elle était certaine qu'elle dormait profondément. Elle l'embrassait de tout son cœur meurtri, songeant que sans elle, elle serait morte entre ses deux frères.

Et voici qu'un homme arrivait, qui menaçait leur paix, qui allait leur voler leur vie...

Elle sursauta, releva la tête.

Qui allait lui prendre Ethel...

D'un geste rageur, elle planta son couteau dans la perdrix, la clouant sur le bois de la table. Soudain, elle sentit un regard qui pesait sur elle. Elle leva la tête, resta paralysée, fascinée.

Par la fenêtre ouverte, Ron la contemplait, immobile, les cheveux ruisselants de pluie...

Le cuissot du chevreuil tournait au-dessus des braises. Sans dire un mot, Alice le surveillait. Pour la première fois depuis longtemps, la bonne odeur de la viande rôtie emplissait le chalet. Duke contemplait le foyer, couché aux pieds de sa maîtresse. Ron, debout, immobile, jouait avec une paire de ciseaux. Personne ne parlait. L'atmosphère se faisait pesante, au fur et à mesure que la tension grandissait.

— Puis-je vous emprunter vos ciseaux ? demanda soudain Ron.

Ethel sursauta, le regarda avec animosité.

— Pour quoi faire ?

— Pour cesser de vous épouvanter par mon aspect repoussant.

Ethel haussa les épaules sans répondre.

Ron sortit, se dirigea vers le torrent.

— Je ne l'aime pas, dit Alice. Pourquoi tu ne l'as pas tué ?

— Son fusil est vide.

Alice se tourna vivement vers Ethel.

— J'ai mon poignard. Et il y a Duke ! Quand il rentrera, on lui fait son affaire. Il ne se méfiera pas, et...

— Arrête de dire des bêtises !

Vexée, Alice se mit à boudier. Ethel sourit et s'approcha d'elle. Elle lui caressa la nuque...

— Détrompe-toi, dit-elle. Il se méfie de nous autant que nous de lui. Et puis... on ne peut pas tuer les gens comme ça ! Peut-être qu'il ne nous veut réellement aucun mal.

— Je suis sûre que si !

— Tu as peut-être raison... Nous le saurons vite. S'il le faut... Mais nous ne ferons pas ça ici.

Elle désigna de la tête les deux enfants qui jouaient sur le plancher avec des bûches recouvertes de mousse.

— À cause de tes frères. En attendant, profitons de toute cette viande.

Elle soupira.

— Si seulement j'avais un fusil moi aussi, nous en mangerions plus souvent.

— Voulez-vous que je vous approvisionne ?

Les deux femmes se retournèrent. Ethel ressentit à nouveau un choc en croisant les yeux clairs de l'homme. Ron avait grossièrement taillé ses cheveux et sa barbe. Il semblait complètement changé. Ethel s'aperçut qu'il était jeune, et que son visage reflétait une détermination mélancolique. Elle battit des paupières.

— Vous nous écoutiez ? dit-elle d'une voix incertaine.

— Je rentrais... Vous mangez rarement de la viande ?

Ethel haussa les épaules.

— Au village, seul celui qui fait fonction d'épicier possède un fusil. Il chasse et vend très cher le gibier qu'il tue. Si cher que nous ne pouvons que rarement en... acheter.

— De quoi vivez-vous ?

— Nous cultivons des légumes et entretenons un champ de maïs... Je pose des pièges. Parfois, j'achète des conserves, un peu de lait...

Ron hocha la tête.

— Il y a une chose que je comprends mal.

— Laquelle ?

— Vous parlez d'acheter. Il y a longtemps que l'argent ne vaut plus rien.

Ethel se redressa, les yeux étincelants de colère. Elle fixa Ron avec haine.

— Comment croyez-vous qu'une femme démunie de tout puisse payer ce qu'elle désire ?

Instinctivement, Alice se serra contre elle. Ron hocha la tête, le visage subitement figé.

— Je comprends, dit-il d'une voix sourde. Et ce type est le seul à posséder des provisions, bien sûr !

— Des provisions et des armes.

— Et des armes...

Ils se regardèrent en silence. Puis Ron laissa son regard se poser sur les deux enfants qui le fixaient avec curiosité. Il sembla s'adoucir et sourit.

— Voulez-vous que je chasse pour vous ? dit-il à nouveau.

— Avec quoi ? siffla Alice. Votre fusil est vide !

Ron sourit.

— Je n'allais pas venir vous voir avec une arme chargée. Je ne suis pas fou ! Mais rassurez-vous, j'ai des munitions. Je les ai cachées avant

de monter au chalet.

— Où ça ?

Ron éclata de rire, et Alice rougit violemment.

— Voyons ! Vous avez si visiblement envie de me tuer...

Il regarda Ethel bien en face.

— Vous vous méfiez de moi. Je comprends ça, dans votre situation. Mais je n'ai pas non plus envie de me faire assassiner, alors je prends mes précautions.

Ethel fuyait son regard. Pour la première fois, elle se sentait désemparée.

— Que cherchez-vous, exactement ?

— Je vais vous le dire... Mais auparavant, il faudrait manger. La viande est à point.

Alice retira le cuissot, le fit glisser le long de la broche et le posa sur la planche qui faisait office de plat. Ethel sortit d'une armoire branlante trois assiettes de faïence et des couverts que Ron examina avec intérêt.

— De l'argenterie. Vous avez trouvé ça ici ?

— Oui.

— A qui pouvait bien appartenir ce chalet ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Et je m'en moque bien ! Nous l'avons découvert, et nous avons un toit. Ça nous suffit. À quoi bon penser au passé. Le passé est mort... Et sa mort a été horrible !

Ron la regarda, songeur.

— C'est vrai, dit-il. Vous avez raison.

Il sourit, en s'asseyant sur un tabouret grossièrement taillé. Alice le servit d'un geste brutal. Il sortit de sa poche un gros couteau de chasse, le lui tendit.

— Vous entamerez mieux la viande avec ça...

Alice saisit l'arme, la tint un instant dans sa main, les yeux fixés sur ceux de Ron. Lentement, comme à regret, elle se mit à découper le cuissot. Ethel les contemplait, les enfants aussi, conscients de la

gravité de l'instant. Ron se tourna vers Ethel.

— Je vais vous expliquer ce que je cherche, madame.

Ethel sursauta en s'entendant appeler « madame ». Ça faisait si longtemps... Pour ça aussi !

— Mon nom est De Vries... Ron De Vries. Je suis belge... Si tant est que la notion de nationalité ait encore un sens de nos jours. J'étais étudiant quand la guerre a éclaté. J'ai été mobilisé. Je ne vais pas vous raconter ce qu'a été la guerre... J'ai eu la chance ou la malchance d'y survivre. Quand il y a eu le grand cataclysme, j'ai déserté. Ça fait trois ans que j'erre à travers l'Europe, vivant de ma chasse, mais aussi de pillages dans les villes dévastées, et des menus travaux qu'on veut bien me donner à faire en échange de nourriture. L'été, ça va, la vie n'est pas trop dure. Mais l'hiver, ce n'est pas drôle. Cet été, j'ai travaillé dans une ferme, en Allemagne... Enfin... dans ce qui reste de l'Allemagne... Puis une bande de pillards a dévasté le pays. Alors, je me suis enfui et, depuis, j'ai marché vers l'ouest. Je voudrais aller vers l'océan, trouver un bateau et partir... Je ne sais où...

Son regard s'était fait lointain. Il ne mangeait pas. Ethel le regardait attentivement, en savourant chaque bouchée de cette viande tendre et juteuse qui la réchauffait tout entière. Curieux garçon...

Ron se secoua. Il planta son couteau dans le rôti.

— L'hiver arrive. Je ne voudrais pas le passer couché dans une ruine, à geler dans des vêtements humides. C'est pour ça que je suis ici... Voulez-vous m'héberger ?

Alice sursauta. Ethel lui saisit la main.

— Je suis robuste et travailleur. J'ai remarqué que votre chalet a besoin de réparations... Et puis je chasserai pour vous. La région est giboyeuse. Vous n'auriez plus besoin d'aller... acheter de la viande au village.

Ethel ne répondit pas. Ron se fit presque suppliant.

— Vous avez deux enfants. Je ne crois pas qu'ils mangent tous les jours à leur faim. Je coucherai dans le garage. Je ne vous dérangerai pas...

Ethel réfléchissait. L'idée d'abriter un homme sous son toit ne lui plaisait guère. Surtout un homme dont elle ne savait rien, qui troublait sa vie, sa routine... Mais la viande était bonne, et devant elle, dans un verre, elle voyait du lait.

Personne ne parlait. Même les enfants avaient cessé de babiller, et contemplaient les grandes personnes.

— Je ne peux pas me décider, dit Ethel. Vous resterez ici cette nuit. On verra demain matin. Cet après-midi, vous couperez du bois. Comme vous dites, l'hiver approche.

Alice posa brusquement son couteau sur la table.

CHAPITRE II

Alice ne trouvait pas le sommeil. Allongée bien au chaud sous la lourde couverture, elle écoutait le bruit interminable de la pluie qui frappait le toit du chalet. Avec une sauvage volupté, elle humait l'atmosphère. Pour le souper, ils avaient mangé le lièvre et la perdrix, qu'Ethel avait accommodés en ragoût, avec des pommes de terre et du maïs. Un festin... Alice ne se souvenait pas avoir jamais mangé quelque chose d'aussi bon.

Tout l'après-midi, indifférent à la pluie, Ron avait coupé du bois, fendu des bûches, débité les troncs d'arbres morts qu'il avait ramenés de la forêt proche. Alice l'avait observé avec une haine grandissante, dont elle s'expliquait mal la vigueur. Elle ne lui avait pas adressé la parole, et il n'avait pas cherché à forcer son mutisme, se contenant de travailler en lui jetant parfois un regard.

Un regard qui, chaque fois qu'elle le surprenait braqué sur elle, la faisait sursauter... Et rougir ! Ce qui la rendait d'autant plus furieuse.

Ethel n'avait guère parlé non plus. Elle avait reprisé de vieux vêtements. Une seule fois, elle avait laissé ses yeux se poser sur le miroir terni qui ornait le mur et, machinalement, elle avait arrangé une mèche de ses cheveux.

Ce geste avait rempli Alice de colère et de jalousie. Ethel faisait la coquette ! Pour Ron, bien sûr...

Furieuse, Alice se tourna sur le côté. Elle glissa sa main entre ses cuisses et commença à se caresser. Depuis quelque temps, elle avait découvert cette source de plaisir, et en usait presque tous les jours, malgré la honte que cela lui procurait... après.

Mais ce soir, ça ne venait pas ! Sa colère, son énervement redoublaient. Tout était de la faute de Ron. Cet homme ! Cet étranger qui s'imposait, qui croyait les acheter avec un peu de viande ! Que cherchait-il ? Un abri ? Plaisanterie ?

Alice savait bien ce qu'il cherchait ! La même chose que ceux-là qui s'étaient succédé en elle ! À cette pensée, Alice retira brusquement sa main de son sexe, comme si le contact de sa chair intime l'avait soudainement brûlée. Elle enfonça son visage dans l'oreiller, pour étouffer les larmes qui coulaient de ses yeux. Son cœur débordait de

haine ! Elle aurait voulu mourir, mais tuer auparavant tous les hommes qu'elle connaissait !

Soudain, elle redressa la tête, les yeux grands ouverts dans le noir. Bien sûr, c'était ça qu'il fallait faire ! Elle se dressa tout doucement, jeta un coup d'œil prudent sur le visage d'Ethel. Elle dormait paisiblement, l'inconsciente ! Alice rejeta la couverture et se leva.

Elle saisit sa robe grossière, en revêtit son corps nu. Elle passa son coutelas dans sa ceinture. Le contact de l'acier froid la rassura, lui rendit son calme. Sans faire de bruit, elle poussa la porte de la chambre. Dans ce qui avait été autrefois le salon, près de l'entrée, son gros manteau était accroché à un clou. Elle l'endossa, sortit sur la terrasse, malgré le vent qui redoublait de violence. Une bourrasque fit voler ses cheveux devant son visage. Elle les repoussa d'un geste brusque. Elle resta plusieurs minutes immobile, attendant que ses yeux s'habituent à l'obscurité. Puis elle fit le tour du chalet, évitant d'emprunter l'escalier qui grinçait. Pieds nus dans l'herbe détrempée, elle se dirigea vers le garage où dormait Ron. Elle dégaina son coutelas, les lèvres serrées, les yeux durs.

Soudain, elle se rejeta dans l'ombre d'un sapin, le cœur battant.

Ron sortait du garage, tout habillé, le fusil au poing. Mais ce qui surprit le plus Alice, c'était Duke, qui accompagnait tranquillement l'étranger.

Ron jeta un coup d'œil vers le chalet, accrocha son fusil à son épaule, et se dirigea vers la forêt.

Les soupçons d'Alice redoublèrent. Qu'allait-il faire en pleine nuit dans les bois ? Un doute horrible lui tordit le cœur. Il devait faire partie d'une bande de maraudeurs. Il allait les prévenir que deux femmes seules étaient à leur merci. Et Duke l'accompagnait ! Qu'avait-il donc, ce Ron, pour corrompre leur fidèle gardien ? Sans hésiter, Alice emboîta le pas de l'homme, le suivant dans les taillis, indifférente aux ronces qui griffaient ses mollets, aux cailloux qui lui meurtrissaient la plante des pieds. Elle ne pensait qu'à une chose : ne pas le perdre de vue... Le pister et le tuer, comme une bête malfaisante. Elle assura son couteau dans sa main, écartant les branches basses qui lui giflaient la figure, le regard dardé sur la silhouette de Ron qui avançait tout droit, s'enfonçant au cœur de la futaie.

Plusieurs fois, Alice crut l'avoir perdu de vue. Elle ne savait plus où elle était, et des bouffées de peur montaient en elle. Mais le bruit

sec d'une branche cassée, le frôlement d'une fougère piétinée, la remettaient sur la bonne voie et, ses appréhensions envolées, elle se coulait comme un renard à la suite de sa proie, entre les troncs couverts de mousse, trempée jusqu'aux os, résolue, inflexible...

Pendant plus d'une heure, Alice suivit Ron. Le jeune homme avançait sans se retourner, cassant parfois des branchettes, comme pour se repérer. Peu à peu, la curiosité prenait le pas sur la colère, Alice commençait à se demander ce qu'il voulait bien faire... À vrai dire, elle ne croyait plus tellement à l'existence d'une bande.

Soudain, elle s'arrêta. Toute à ses pensées, elle n'avait pas vu que Ron s'était immobilisé. Penché, il fouillait dans un taillis. Alice l'entendit rire et il se redressa, tenant un lapin à la main. Il s'empressa de dégager le cou du collet qui l'étranglait. D'un geste sec, il brisa la nuque de l'animal, qu'il fit disparaître dans une des poches de son manteau. Puis il parut écouter les bruits de la forêt.

Alice retint son souffle, craignant d'avoir été repérée.

Mais Ron reprit sa marche, et elle continua à le suivre. Il marcha encore une dizaine de minutes, relevant encore un collet qui avait également pris un lapin. Il stoppa à l'orée d'une clairière au milieu de laquelle les ruines d'une cabane en bois disparaissaient sous des fougères et des genêts. Il observa longuement la lisière de la forêt, avant de se glisser à découvert, et de pénétrer dans la cabane.

Alice hésita. La prudence lui commandait de rester à couvert. Pourtant, la curiosité la poussait et, sans qu'elle puisse se raisonner, courbée en deux, elle se dirigea vers la bâtisse, le poignard pointé devant elle.

Arrivée contre les murs à demi effondrés, elle s'arrêta et jeta un coup d'œil prudent à l'intérieur. Elle faillit pousser un cri de stupéfaction. À la lueur faible d'une lampe électrique fatiguée, elle voyait Ron qui étripait énergiquement un cheval gris pommelé. L'animal s'ébrouait d'aise. Sur un lit de fougères sèches, un grand sac de toile reposait, regorgeant de conserves, de boîtes de biscuits, de bouteilles... À cette vue, Alice ne put s'empêcher de se lécher les lèvres. De la nourriture ! Plus qu'elle n'en n'avait jamais vu !

— Tu vois, dit Ron, je crois qu'on a trouvé un gîte, mon pépère... Tu vas pouvoir passer l'hiver au chaud, toi aussi...

Alice mit quelques secondes pour comprendre que Ron parlait à son cheval. Elle se rejeta dans l'ombre, palpitante. Bien sûr... Un gîte... Après qu'il l'ait tuée, et Ethel, et les enfants. Comme c'était

simple ! Elle s'avança à nouveau, regarda. Ron avait retiré une boîte de son sac, et, à petits gestes précis, chargeait sa carabine. Le vautour se préparait pour sa besogne de mort ! Alice respira profondément. Ses mains tremblaient. Elle contourna la mesure, et sans hésiter, se précipita en hurlant, le poignard brandi !

Elle frappa, sentit le déchirement de l'étoffe, entendit un cri de douleur. Au même instant, un coup violent l'étourdit, faisant voler son poignard de sa main. Elle roula à terre, se releva instantanément, se jeta sur l'homme, les ongles en avant. Mais un bras la ceintura, tandis qu'un autre lui immobilisait les mains. Elle cria, essayant de donner des coups de pied, de genou, de mordre. Elle entendit le cheval qui hennissait de frayeur, tomba dans la paille, entraînant Ron avec elle. Elle sentit le corps de l'homme peser sur le sien, se tordit pour essayer de se dégager, mordant à belles dents dans du tissu mouillé. Ron gémit, la gifla sèchement...

Alors quelque chose d'inconnu se passa. Alice cessa de lutter et, au contraire, plaqua son corps contre celui de l'homme, l'enlaçant, le serrant de toutes ses forces, les yeux clos, la respiration haletante.

Elle sentit que Ron se raidissait, essayait de lui échapper. Mais elle s'agrippa à lui, sans bien savoir ce qu'elle faisait, ce qui lui arrivait.

Quand elle sentit la main du garçon qui, sous sa robe grossière, se posait sur la peau douce de son ventre, elle poussa un sourd gémissement et écarta les cuisses, venant au-devant de ce sexe durci qui la pénétra en lui arrachant un cri de bonheur et de haine...

Ron regardait fixement au-dehors, sans oser se retourner. Il regrettait cette folie qui l'avait fait succomber... Il n'avait pas possédé de femme depuis de longs mois. Mais était-ce une raison suffisante pour avoir ainsi profité de cette gamine ?

Pourquoi l'avait-elle suivi ? Pourquoi s'était-elle jetée sur lui ? Pourquoi avait-elle voulu le tuer, puis la seconde suivante s'était-elle donnée si farouchement ?

Il haussa les épaules, gémit. La lame du poignard lui avait entaillé le biceps. Heureusement qu'il portait d'épais vêtements. Sinon cette sauvageonne lui aurait coupé le bras tout net ! Et pourtant... Avec quelle fougue ils avaient fait l'amour ! Dans les fougères coupées. Aux pieds du cheval frémissant. Non. Franchement, il n'arrivait pas à

regretter complètement. Ç'avait été merveilleux. À la fois violent et délicat, plein de douceur et de rage !

Il se retourna d'un bloc, eut un haut-le-corps. Alice le regardait, le visage hostile, haineux, comme la première fois qu'il l'avait vue. Il se sentit désarmé devant ces yeux noirs qui flamboyaient, qui le fixaient sans ciller. Était-ce la même fille ?

— Pourquoi ?... commença-t-il.

Mais il se tut. Alice avait baissé le nez, et saisissait sa robe, pour en masquer son corps juvénile. Instinctivement, Ron comprit qu'il fallait combler cet abîme, cette gêne qui s'installait entre eux. Il s'habilla rapidement.

— J'étais venu chercher des cartouches, dit-il. J'ai repéré une bauge et j'espère tirer un sanglier.

Elle ne répondait pas. Elle tenait sa robe, sans songer à s'en vêtir.

— Tu veux m'accompagner, ou tu préfères rester ici ?

Agacé, il haussa les épaules devant son mutisme.

— Fais comme tu veux. Il va être temps, j'y vais.

Il se coiffa de son chapeau, sortit. Il ne pleuvait plus, mais la bise aigre soufflait, annonçant les prochains froids. En proie à des sentiments tumultueux, Ron s'enfonça sous bois. Il comprenait mal l'attitude d'Alice. Ce mélange d'hostilité et de passion, d'amour et de haine. Que se passait-il derrière ce front buté, derrière ces yeux farouches ?

Il s'arrêta brusquement, se retourna. Alice le suivait à quelques mètres... Ils se regardèrent. Ron lui tendit la main. Elle hésita, puis, lentement, lui donna la sienne. Quand leurs paumes se touchèrent, elle eut un sursaut et, à nouveau, se plaqua contre lui.

— Embrasse-moi, souffla-t-elle.

Il l'embrassa, presque timidement.

— J'ai du mal à te comprendre, dit-il. Mais peu importe. Viens avec moi et ne fais pas de bruit. Nous sommes tout près du gibier.

Sans répliquer, laissant sa main dans la sienne, Alice lui emboîta le pas. Elle fixait obstinément le sol devant ses pieds nus, muette. Elle ne savait pas non plus ce qui lui arrivait. Elle ne comprenait pas

pourquoi elle tenait la main de Ron, alors que sa haine pour lui avait encore augmenté après leur étreinte. Haine pour lui... Haine pour elle-même. Pour ce qu'elle avait fait. Pour le plaisir intense qu'elle avait ressenti. Elle aurait voulu mourir et entraîner Ron dans sa mort. Mais en même temps, elle éprouvait une satisfaction physique qu'elle avait toujours ignorée, quelle n'avait jamais soupçonnée...

Elle jeta à Ron un regard qui n'était pas entièrement courroucé. Pourquoi était-il venu, ce type ?

Soudain, il lui lâcha la main, après l'avoir serrée très fort. Il l'attira contre lui. Elle résista une seconde, puis se laissa aller.

— Ils sont là... Dans ce taillis.

Il tourna le visage vers elle. Dans l'aube naissante, elle distinguait son regard clair, Ses yeux limpides. Elle eut envie qu'il l'embrasse à nouveau.

— Te sens-tu capable de les rabattre sur moi ?

Elle acquiesça sans parler.

— Parfait.

Il lui tendit une grosse branche.

— Je vais contourner le taillis. Quand j'aboierai une fois, tu rentres dedans sans hésiter, en tapant de toutes tes forces contre les arbres, en criant, en faisant le plus de bruit possible... Tu comprends ?

Elle le regarda.

— Où est Duke ? demanda-t-elle.

Il parut surpris, haussa les épaules.

— Je suppose qu'il n'est pas loin. Il doit attendre le début de la traque pour intervenir... À moins qu'il ne chasse pour son propre compte.

Sans ajouter un mot, à pas lents, il se coula sous les arbres. Alice le regarda disparaître, les yeux étincelants. C'était la première fois qu'elle chassait. Elle avait peur, mais n'aurait pas cédé sa place pour un empire. Ses paumes la démangeaient. Elle les crispait sur le gourdin. Quand elle entendit un bref aboiement, elle fila devant elle en poussant un grand cri, abattant son gourdin sur les arbres les plus proches. Des ronces lui déchirèrent les jambes. Elle n'y prit pas garde,

toute à son rôle de rabatteur. Elle s'enfonça dans le fourré, criant et frappant. Des branches craquèrent. Elle entendit de sourds grognements, et une odeur musquée monta à ses narines. Il y eut un bruit de piétinement, s'éloignant rapidement, puis, sec et clair, un coup de feu, un seul ! Avec peine, elle acheva de traverser le taillis, s'écorchant profondément sous sa robe en lambeaux. Elle aperçut Ron qui l'attendait. Elle courut vers lui, vit qu'il retenait Duke par le collier.

— J'en ai eu un, dit Ron. Il est blessé, et a filé par là. On va le poursuivre... Reste derrière moi, un sanglier blessé, c'est très dangereux. Va, Duke !

Il lâcha le berger allemand qui s'élança en aboyant furieusement. Il le suivit, courant presque. Alice avait de la peine à marcher aussi vite. Elle commençait à souffrir de ses pieds nus. Mais elle ne voulait pas laisser échapper la moindre plainte. Soudain, le jeune homme la saisit par le bras.

— Il est là. Ne bouge pas !

Il s'avança, le fusil braqué. Sans obéir à son ordre, follement excitée, Alice lui emboîta le pas. Duke bondissait autour d'une forme sombre et immobile. Ron appela le chien qui, à regret, vint à lui. Ron s'approcha lentement du sanglier, se redressa.

— Rien à craindre, dit-il. Il a son compte !

Alice s'avança, regardant de tous ses yeux. Le sanglier était couché sur le flanc, la gueule ouverte, son sang s'écoulant sur la mousse. Ron le poussa du pied. Il tapota sa carabine.

— Avec un calibre pareil, ça ne pardonne pas. Tant mieux, il faut économiser les cartouches.

Il sourit.

— Il faut le vider tout de suite. Aide-moi, il est gros ! Il doit faire dans les soixante kilos !

Il semblait tout fier... Avec peine, ils retournèrent le sanglier sur le dos.

— Une belle laie, dit encore Ron.

Il sortit son couteau de chasse et éventra l'animal. Il plongea les bras jusqu'aux coudes dans les entrailles...

Une violente nausée secoua Alice. Ron ne parut pas s'apercevoir de son malaise. Il acheva d'éviscérer le sanglier, essuya ses mains dans l'herbe, se releva.

Il faisait jour, à présent, et il pleuvait à nouveau.

— On va laisser le sanglier là, dit Ron. Il faut aller chercher le cheval pour l'emporter.

Alice l'observait attentivement, sans vouloir le lui montrer. Elle fut frappée ! Son visage luisait, ses yeux brillaient de plaisir. Il leva la tête et leurs regards se rencontrèrent. Alice se sentit rougir.

— Viens, dit Ron.

Sans parler, ils prirent le chemin de la hutte. Alice avait de plus en plus mal aux pieds, et boitillait.

— J'ai mal, laissa-t-elle échapper tout à coup.

Ron se retourna. Sans rien dire, il la prit dans ses bras.

— Tu es folle d'être venue sans tes chaussures... Tout ça pour me tuer ?

Elle ne broncha pas, le visage soudain fermé.

— Parce que tu voulais me tuer, n'est-ce pas ?

— Oui...

Ron hocha la tête, sans sourire.

— Pourquoi voulais-tu me tuer ?

Elle ne répondit pas. Sans insister, il la porta jusqu'à la cabane. Là, il la déposa sur les fougères séchées.

— Tes pieds sont en sang, et ta robe toute déchirée ! Qu'est-ce que tu crois qu'Ethel va dire ?

— Je m'en fiche !

Il pinça les lèvres, fouilla dans son sac, en sortit un petit pot qu'il ouvrit. Il étala une crème épaisse qui sentait fort, sur la peau meurtrie de la jeune fille. Puis il la jucha sur le cheval.

— Allez ! En route !

Il la considéra un long moment.

— Prends mon fusil, veux-tu ?... Et fais attention. Il est chargé, cette fois...

Ethel se réveilla avec une sensation de vide. Instinctivement, elle posa la main à côté d'elle. La place d'Alice, dans le lit, était toute froide. Ethel se dressa d'un bond, oppressée.

— Alice !

Elle cria, réveillant Benoît et Philippe qui se mirent à pleurer. Furieuse, elle s'habilla, alla voir les petits.

— Calmez-vous, dit-elle. Je vais vous préparer à déjeuner.

Où était passée Alice ? L'inquiétude tordait le cœur de la jeune femme. Depuis deux ans qu'elles vivaient ensemble, la présence d'Alice lui était devenue indispensable. Elle éprouvait pour elle des sentiments ambigus, à la fois maternels et équivoques, mais pleins de jalousie.

Ethel frotta une couenne de lard dans la poêle, cassa quatre œufs qu'elle brouilla, en émiettant des bribes de viande froide dans la pâte mousseuse. Les enfants apparurent, les yeux encore ensommeillés.

— Où elle est, Alice ? demanda Philippe, l'aîné.

— Elle est sortie.

Elle leur servit à manger.

— T'as pas faim, maman ? dit Benoît.

Ethel ne répondit pas. Alice était avec Ron.

Elle le savait... Et cette pensée lui tordait le cœur d'appréhension. Que s'était-il passé ? Avait-elle cherché à tuer le jeune homme ? La petite idiote ! Elle n'avait aucune chance. Et Duke ? Lui aussi était parti. Les larmes vinrent aux yeux d'Ethel. Rageuse, elle les essuya d'un revers de main. Et cette pluie qui n'arrêtait pas, qui noyait la forêt sous son étreinte implacable ! Ethel détestait la pluie.

Benoît et Philippe avaient fini de manger. Ils allèrent laver leurs plats et s'approchèrent d'Ethel. Elle les regarda, songeuse... Ça ne servait à rien d'attendre désœuvrée. Le travail ne manquait pas.

— Ce matin, nous allons chercher des champignons, dit-elle. Et si

vous voyez des escargots, ne les laissez pas s'échapper !

Ils éclatèrent de rire. Ethel sourit. Elle n'avait pourtant pas le cœur à plaisanter. Tout à coup, elle eut un frémissement. Elle sortit sur la terrasse, sourcils froncés, poings sur les hanches.

Sur le chemin qui montait au chalet, un cheval approchait. Et sur le cheval, Alice... Alice et une masse sombre qu'Ethel n'identifiait pas.

Quelques minutes plus tard, Alice arrêta le cheval au pied de l'escalier.

— Où est Ron ? demanda Ethel.

— Il s'est attardé au village.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un sanglier. Nous l'avons chassé cette nuit !

— Vous l'avez chassé...

Alice détourna son visage.

— Et tu es partie sans chaussures ?

Alice descendit du cheval, poussa un cri de douleur.

— Va te reposer, dit Ethel sèchement. Puisque tu as découché cette nuit !

Restée seule, Ethel déposa péniblement le sanglier par terre. Elle remarqua qu'une patte avant manquait, ainsi que quelques côtes et le cœur. La colère lui échauffait les sangs. Elle ne savait que penser, mais, pour la première fois, une rancœur mêlée de jalousie la soulevait à l'encontre de sa protégée. Elle se sentit brusquement ridicule, vieille... Découché... Elle avait dit « découché » ! Comme si ce mot avait encore un sens en ces jours de misère.

— Il est beau, n'est-ce pas ?

Ethel se retourna, surprise. Ron était là, souriant.

— J'ai échangé une partie du sanglier contre des conserves de légumes !

Il lui montra plusieurs bocaux. Ethel ne répondit pas.

— Il a énormément de stock, ce type, en bas ! Je me demande où il se procure ce qu'il vend.

— Comment voulez-vous que je le sache ? Duke !

Le chien-loup s'approcha d'elle en remuant la queue.

— Pourquoi Duke est-il parti avec vous ?

— Parce qu'il me fait confiance... Il est bien le seul, n'est-ce pas ?

C'était dit d'un ton à la fois ironique et triste. Sans attendre la réponse, Ron se détourna.

— Je vais débiter le sanglier. Ensuite, je fumerai la viande. Il faudrait que vous me trouviez des branches de chêne bien feuillues... Et des fougères aussi.

Ethel monta l'escalier sans répondre. Ron la suivit du regard, les sourcils froncés.

— Tu as déchiré ta robe, dit Ethel. Elle est fichue !

Alice ne répondit pas. Depuis qu'elle s'était réveillée, elle boudait.

Ethel l'avait observée tout l'après-midi en égrenant des épis de maïs. L'attitude de la jeune fille l'étonnait. Elle la savait renfermée, mais ne l'avait encore jamais vue aussi hostile. Elle n'avait même pas parlé à ses frères. Elle travaillait sans lever la tête de son ouvrage... Les heures avaient passé sans que son attitude change. Et maintenant, à la veillée, elle restait assise près du feu, sans parler, triant les provisions que Ron avait apportées dans son grand sac.

Ethel pinça les lèvres. Elle jeta à terre la robe en lambeaux.

— La prochaine fois que tu iras chasser, tu mettras un pantalon et des bottes !

Elle se retourna vers Ron. Le jeune homme avait démonté la culasse de sa carabine, et la nettoyait soigneusement, le visage indifférent.

— Qu'est-ce qui vous a pris de l'emmener avec vous ?

Il leva la tête vers elle.

— Je ne lui ai pas demandé de m'accompagner. Elle m'a suivi.

Ethel se leva, fit un pas dans la direction d'Alice.

— Es-tu folle ? Tu as suivi cet homme, en pleine nuit !

— Et alors ?

Alice la regardait d'un air de défi.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? J'ai pas de comptes à te rendre !

Ethel leva la main pour la gifler. Le bruit sec de la culasse qui se refermait interrompit son geste.

— Du calme, dit Ron.

Les deux femmes se retournèrent, surprises par le ton dur de sa voix.

— Je partirai demain, continua le jeune homme.

Il y eut un long silence. Ron se leva.

— Je regrette d'être venu. Je suis désolé... Vous viviez calmement, et depuis deux jours, j'ai l'impression que vous vous détestez. C'est ma faute.

Ethel fronça les sourcils. Les paroles de Ron la remuaient, sans qu'elle comprenne pourquoi. Elle y percevait une tristesse résignée et cette résignation la touchait. Sans réfléchir, elle dit :

— Non. Vous resterez ici.

Il eut l'air étonné. Il ouvrit la bouche pour parler, mais elle ne lui en laissa pas le temps.

— C'est vrai que votre présence trouble nos habitudes. C'est vrai aussi que je n'ai pas beaucoup de sympathie pour vous.

Pourquoi avait-elle prononcé ces paroles blessantes ? Au fond d'elle-même, elle ne le trouvait pas si désagréable, ce Ron, avec ses yeux clairs et sa discrétion...

— Mais votre présence nous est précieuse, continua Ethel. Vous nous procurez de la nourriture et vous travaillez bien. J'ai réfléchi. Vous resterez cet hiver.

Ron écoutait, impassible, son fusil à la main.

— Vous dormirez dans le salon. Je vous fabriquerai une pailleasse.

— Je peux m'en charger.

— Non. C'est un travail de femme... Vous, vous réparerez le toit. Il perce. Et puis il faudra faire des provisions de bois sec. L'hiver est rude, dans ces montagnes.

Elle parlait pour meubler le silence, parce qu'elle se sentait gênée. Elle se tourna soudain vers Alice.

— Tu es d'accord ?

La jeune fille la regarda quelques instants. Brusquement, elle se leva et se précipita dans ses bras en pleurant.

— Je te demande pardon, dit-elle d'une toute petite voix.

Instinctivement, Ethel la berça contre elle.

— Ce n'est rien, ma chérie.

Ron les contempla, en proie à des sentiments contradictoires. Quelles étranges femmes...

CHAPITRE III

— Ce qu'il faudrait, dit Ron, c'est capturer une vache.

Ethel le regarda avec étonnement. Depuis deux semaines qu'il vivait au chalet, le jeune homme la surprenait à chaque instant. En moins de trois jours, il avait refait le toit. Puis il avait coupé assez de bois pour tout l'hiver. Les bûches, fendues en quatre, s'empilaient, au sec dans le garage. Il chassait, et revenait rarement bredouille. Les pièges qu'il posait procuraient assez de petit gibier pour qu'il se nourrissent quotidiennement. Depuis la guerre, les lapins s'étaient multipliés... On ne les traquait plus beaucoup. Le gros gibier, sangliers, chevreuils, était débité, la viande coupée en lanières et fumée, puis suspendue sous le plafond. Régulièrement, Ron en portait une partie au village, et l'échangeait contre des conserves, des légumes, de la farine.

Il s'occupait du potager, avait déterré les pommes de terre, puis labouré à l'aide d'une grossière charrue qu'il avait fabriquée et attelée à son cheval. Il avait un peu de blé, emporté dans une boîte de fer-blanc bien étanche. Il l'avait semé. Ethel appréciait sa présence. Mais sans trop savoir pourquoi, elle ne voulait pas le lui montrer. Elle continuait à lui présenter le même visage froid, ne lui parlant que rarement, même à la veillée.

Quant à Alice, elle semblait s'être un peu adoucie, même si elle ne débordait pas de cordialité envers lui... Les seuls à se montrer amicaux étaient les enfants... et Duke !

— Pourquoi une vache ?

— Pour le lait.

— Nous n'avons pas de fourrage pour nourrir une vache pendant l'hiver... Déjà que ce sera difficile pour votre cheval...

— Je pensais au printemps prochain.

— Vaches et taureaux sont retournés à l'état sauvage depuis longtemps.

— Ce n'est pas insurmontable. Une jeune bête se laisserait apprivoiser sans trop de mal.

Il eut un sourire furtif.

— Les bêtes sont plus faciles à amadouer que les humains.

Ethel leva la tête.

— C'est pour moi que vous dites ça ?

— Évidemment.

Ethel ne répondit pas. Elle se sentait lasse, déprimée. Elle jeta un regard vers Alice. La jeune fille souriait, amusée.

— Nous ne vous connaissons pas, dit-elle enfin. Vous aviez une idée derrière la tête en venant ici.

— J'en avais une.

— Laquelle ?

— Celle de passer l'hiver au chaud.

— C'est ce que vous nous avez dit.

Ron se leva, endossa son manteau.

— Où allez-vous ?

— M'occuper de mon cheval.

Il sortit dans la nuit.

Alice se mit à rire. Furieuse, Ethel se tourna vers elle.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

— Vous deux...

— Quoi, nous deux ?

— Tu fais semblant de le détester.

Ethel resta immobile. Elle regarda Alice comme si elle la découvrait seulement en cet instant.

— Tu ne le détestes pas, toi ?

Alice haussa les épaules.

— Il ne m'intéresse pas. Qu'il soit ici ou ailleurs, je m'en fiche complètement.

Ethel eut la certitude qu'elle mentait. Alice avait parlé trop vite, en détournant les yeux.

— En tout cas, continua Alice, en ce qui concerne la vache, il a raison. Si nous en avons une, nous aurions du lait.

Elle ajouta, perfide :

— Tu ne serais plus obligée d'aller en... acheter...

Un grand froid s'empara d'Ethel. Elle croisa ses bras sur sa poitrine, se retourna, contemplant la nuit par la fenêtre. Ses yeux se brouillèrent de larmes... Pourquoi ce Ron était-il venu chez elles ?

Elle entendit la porte de la chambre qui se refermait. Alice était allée se coucher. Alors seulement elle laissa aller son chagrin. Cela faisait bien des mois, des années, qu'elle n'avait pas pleurée. Elle alla s'asseoir près du feu, fixant les flammes, l'esprit vide. Pour la première fois depuis longtemps, elle pensa à son mari, à ses enfants morts. C'était si loin... Dans une autre vie...

Une main se posa sur son épaule. Elle se retourna comme si un serpent l'avait piquée. Ron était penché sur elle. Elle ne l'avait pas entendu rentrer. Elle se dressa d'un bond. Il retira sa main.

— Vous êtes malheureuse, dit-il à mi-voix.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

Il ne répondit pas, alla s'accroupir contre la cheminée. Il sortit une flûte à bec de la poche de sa veste.

Interdite, elle le regarda jouer. Des notes aigrettes volèrent dans l'air calme. Des notes qui la transpercèrent comme autant de lames... Elle resta debout, écoutant de toutes ses oreilles cette musique qui réveillait en elle des sentiments oubliés, des échos enfouis sous les décombres de sa vie.

Ron jouait, les yeux dans le vague, et il semblait à mille lieues de ce chalet, de ces montagnes perdues, dans un autre univers.

Quand il cessa de jouer, le silence dura longtemps. Puis Ethel dit d'une voix presque inaudible :

— J'ai toujours beaucoup aimé le concerto pour flûte de Vivaldi.

— Je sais... Je vous ai entendu plusieurs fois le chanter.

Ils se regardèrent.

— Vous jouez bien de la flûte...

— J'étudiais au conservatoire de Liège. Je voulais être un grand musicien.

Il regarda son instrument.

— C'est tout ce qui me reste de mon enfance. Je suis heureux d'avoir joué pour vous. Mais ce n'était pas fameux. Il y a des années que je n'ai pas fait de musique.

— C'était merveilleux !

Dans la lumière déclinante du feu, le visage d'Ethel s'était adouci. Les flammes jetaient des reflets roux sur ses cheveux blonds.

— Vous êtes belle, dit Ron.

Elle sursauta.

— Jouez-moi autre chose.

Il joua une sonate de Scarlatti, puis une étude de Chopin.

— C'est curieux, Chopin, à la flûte, dit Ethel en souriant.

— Je n'ai malheureusement pas de piano.

— Avec mon mari, nous allions souvent au concert.

Elle baissa les yeux.

— Où viviez-vous ?

— À Strasbourg. Mon mari était médecin.

Elle hésita, haussa les épaules.

— Quand la guerre a éclaté, il est parti. J'ai vécu quelque temps seule dans notre maison... Puis un jour, j'ai appris qu'il avait été tué en Pologne. Alors j'ai quitté la ville. Il avait de la famille dans les Vosges. J'y suis allée. Puis ce fut la guerre atomique. En quelques jours... Tout fut anéanti... La sauvagerie... Des troupes de soldats errants pillaient les humains isolés. La famille de mon mari a été massacrée. Je me suis à nouveau enfuie. Mes enfants sont morts de privations. J'ai rencontré Alice et ses frères... Et nous avons abouti dans ce chalet. C'est simple... Je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça.

— Peut-être parce que vous n'en avez jamais parlé à personne.

— Mais pourquoi à vous ?

Il agita sa flûte.

— À cause de ça.

Elle sourit.

— Sans doute... Et vous, qui êtes-vous ?

Il exécuta les premières mesures d'une valse de Strauss, s'interrompit.

— J'étais un brillant sujet, promis au meilleur avenir musical. Je me suis retrouvé sous un uniforme, à me battre sans savoir pourquoi, pour qui et contre qui. Un beau jour, j'ai déserté... À ce moment-là, il n'y avait plus d'armée organisée, plus d'ennemis, plus d'alliés, rien que des survivants qui s'entr'égorgeaient pour un croûton de pain.

Il la regarda en face.

— Moi aussi, j'ai tué, j'ai pillé pour survivre... J'ai travaillé, quand j'ai eu la chance de traverser un pays à peu près épargné par la désolation.

— Vous avez voyagé ?

— Oui...

— Racontez-moi ! Comment est le monde ?

Il haussa les épaules, les yeux perdus...

— Le monde est une ruine. Il n'y a plus de villes. Plus que des ruines. Et dans ces ruines... quelques survivants.

Il secoua la tête, la regarda, et son regard la remua, tant il montrait de désespoir.

— Les neuf dixièmes de l'humanité ont disparu ! Des zones de terre immenses sont brûlées par la radioactivité. Il y a des années que ça s'est passé, mais tout y est mort, desséché, anéanti... Aucun être vivant ne s'y risque. Ni homme, ni bête.

— Quel gâchis !

— C'est la fin d'un monde... Plus jamais l'humanité ne pourra reprendre le dessus.

Il posa ses yeux clairs sur les siens.

— Savez-vous en quelle année nous sommes ?

Elle haussa les épaules.

— Je ne m'en suis jamais préoccupée.

— Nous sommes en mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf... Dans deux mois et demi, nous changerons de millénaire. Vous souvenez-vous des réveillons, des fêtes d'autrefois ?

— Oui, mais je me demande si c'était réel.

— Plus rien ne pourra exister comme avant.

Il souffla dans sa flûte.

— Autrefois, on appuyait sur une touche, et la télévision nous montrait un concert symphonique... Aujourd'hui, je joue de la flûte, et ça semble miraculeux.

Il se pencha en avant. Ethel vit qu'il serrait les poings à les briser.

— Savez-vous ce que je trouve atroce ?

— Non.

— Je vous ai joué, mal, des morceaux que je connaissais par cœur et dont je ne me souviens plus avec précision... Songez que s'il n'existe plus de partitions, d'instruments de musique, de musiciens, dans quelques décennies, tout ce dont on se souviendra de la *Cinquième* de Beethoven, ce sera « pom, pom, pom, pom » ! Des bribes de phrases musicales !... Et comme ça pour tout... Pour tout ! Littérature, sculpture, sciences ! Oubliés Michel-Ange, Rodin, Phidias ! Oubliés Baudelaire, Verlaine, Elskamp ! Et Pasteur, Einstein... C'est la mort de toute une culture. De toute une civilisation ! Et pourtant, bon Dieu, elle n'avait pas que de mauvais côtés, cette civilisation !

Il se tut, le visage tourné vers les flammes qui dansaient dans l'âtre. Ethel le contemplait, surprise par cette violence.

— Vous me trouvez idiot, dit-il.

— Non... Surprenant...

— Tout s'est effacé d'un seul coup. J'ai du mal à m'y faire, à penser que désormais, nous devons vivre comme des animaux, régresser de plusieurs siècles avant d'espérer... Excusez-moi, je dis des bêtises.

— Espérer quoi ?

— Vivre...

Émue, Ethel s'approcha de lui. Elle avait oublié l'hostilité qu'elle lui marquait habituellement.

— Nous vivons, Ron.

Il secoua la tête.

— Bien sûr... C'est un curieux genre de vie. Mais c'est une vie.

— Elle est dure. Il faut nous en accommoder.

Il la regarda un long moment.

— Comment vous en accommodez-vous, Ethel ?

Il l'appelait par son prénom, doucement. C'était la première fois qu'un homme lui parlait ainsi depuis bien longtemps... Elle serra frileusement son gros châle de laine sur ses épaules. Était-ce la peur qui la faisait frissonner ? Elle voulut se détourner. Il lui saisit la main.

— Répondez à ma question... Comment vous en accommodez-vous ?

Elle osa le fixer.

— Je ne sais pas, dit-elle enfin. J'évite de penser, de trop réfléchir. J'essaie de subsister, et c'est si difficile.

— Comment faisiez-vous ?

— Comme beaucoup... Moitié culture, moitié troc. Récupération... Pillage si vous préférez. Un peu de prostitution...

— Ethel...

— Oui ?

Il détourna son visage.

— Vous savez, moi aussi, je cherche à survivre, à grappiller par-ci, par-là quelques bribes... sinon de bonheur, du moins de confort. C'est pour ça que je suis venu. J'ai l'impression que vous me détestez, Alice et vous. Vous m'avez offert le gîte pour l'hiver... Mais si je vous suis trop désagréable, dites-le-moi, je m'en irai. Vous avez assez de provisions et de bois pour subsister, maintenant.

— Taisez-vous !

Il n'avait pas lâché sa main. Elle ne chercha pas à la retirer. Au contraire, elle s'assit à côté de lui, heureuse de ce contact oublié.

— Il ne faut pas nous en vouloir, dit-elle. Nous avons peur de vous.

— Peur de moi !

— Oui... Vous nous troublez. Vous dérangez notre petite vie... Ce n'est pas facile d'admettre que plus rien ne sera comme avant. Comprenez-vous ?

Il hocha la tête.

— Je comprends... Mais pourquoi me repoussez-vous constamment, Ethel ? Moi aussi, j'ai besoin d'un peu de chaleur humaine, d'amitié...

Elle soupira.

— Je me sens bien trop vieille pour pouvoir donner de la chaleur humaine.

— Trop vieille, mais c'est idiot ! Quel âge avez-vous ?

Ethel eut un petit rire.

— Ron... Vous ne trouvez pas que nous nous trouvons dans une situation terriblement banale ?

Il ne répondit pas.

— J'ai lu ça dans des dizaines de livres, et je l'ai vu dans des dizaines de films, autrefois... Je suis assise près de vous, vous me tenez la main, vous allez me dire que je ne suis pas vieille, que vous me trouvez belle... Vous allez m'embrasser, et nous allons faire l'amour... C'est bien ce que vous cherchez, non ?

Elle le sentit se figer. Elle tourna la tête vers lui, fut étonnée par le brusque changement qu'elle lut sur son visage. Il lui lâcha la main, se leva.

Une grosse boule serrait la gorge d'Ethel, qu'elle ne pouvait avaler. Elle se rendit compte qu'elle avait blessé Ron, et le regretta.

— Je vous demande pardon, dit-elle.

— Je vous en prie... Vous aviez sans doute raison. Tout est très banal, ici-bas.

Il contemplait la nuit. Brusquement, il saisit son fusil. Alarmée, Ethel se leva.

— Où allez-vous ?

— Chasser... J'ai repéré les traces d'un troupeau de bœufs. Si je peux en tuer un, vous aurez de la viande à profusion.

— Ron...

Il sortit sans la regarder.

Longtemps, Ethel resta là, à regarder les flammes dansant dans la cheminée, les yeux fixes, brouillés de larmes.

Soudain, elle releva la tête...

Alice la fixait, un curieux sourire sur les lèvres... Énigmatique...

Ron s'avança en rampant très lentement, insensible à l'humidité qui le transperçait, attentif à ne faire aucun bruit. Dans la faible clarté lunaire, il distinguait à peine le troupeau. Cinq vaches avec leurs veaux, un taurillon et un grand mâle. Le taureau, debout, tournait nerveusement le muflle vers l'orée de la forêt. Il se méfiait. Ron aussi se méfiait. En quelques années, les anciens animaux domestiques étaient redevenus sauvages, et un grand taureau pouvait se montrer très dangereux. Aussi le jeune homme ne progressait-il qu'avec une extrême prudence en direction des ruminants. Il avait jeté son dévolu sur une vache qui se tenait un peu à l'écart du troupeau. Mais pour se mettre en bonne position de tir, il fallait encore ramper une cinquantaine de mètres sous le nez du taureau.

Un chien sauvage hurla, et, d'un seul mouvement, tous les animaux furent sur pied. Ron étouffa un juron. Dans quelques secondes, les bœufs prendraient la fuite. Les chiens aussi étaient redevenus sauvages, et chassaient en bandes, comme les loups autrefois. Et comme les loups, ils traquaient les jeunes veaux.

Déjà, le taureau mugissait. Ron se leva, épaula. Le taureau le vit, fit face, baissant la tête, s'apprêtant à charger. Ron le laissa se ruer sur lui, visant soigneusement l'énorme masse en mouvement. Il tira, et le violent recul de son mauser le fit presque sursauter.

Le taureau tomba sur les genoux. Fébrilement, Ron réarma, visa, et tira au moment où l'animal se mettait debout. Cette fois, le taureau s'écroula. Il lança plusieurs ruades vers le ciel, puis s'immobilisa.

Le reste du troupeau s'enfuyait.

Ron abaissa son fusil. Il était couvert de sueur et son cœur battait la chamade.

— Les plaisirs de la chasse, maugréa-t-il.

Il s'approcha, l'arme pointée. La première balle avait touché à l'épaule, brisant net la patte avant gauche. Mais la deuxième avait foudroyé l'animal en plein front.

— Comment vais-je faire pour débiter ça ? dit Ron.

Il se mit à l'ouvrage. Il appela son cheval en sifflant, et fixa une corde après ce qui lui servait de selle. Il la glissa sous le corps du taureau, et faisant reculer sa monture, le retourna sur le ventre. Péniblement, il l'écorcha le long de l'échine et le dépeça. Puis il coupa les cuisseaux, les filets et les abats, qu'il enveloppa dans la peau saignante. Ensuite, il recouvrit la carcasse de branchages, planta une longue perche dans le sol, sur laquelle il disposa son manteau et son chapeau, en espérant que cela suffirait à tenir les chiens sauvages à distance.

Quand il eut fini son travail, il était en nage, et le soleil se levait. La journée promettait d'être belle. Une des dernières avant l'hiver. Cet hiver qu'il redoutait tant. Ron chargea la viande sur l'encolure du cheval et sauta en selle.

Le cheval était robuste, mais il peinait sous la lourde charge. Aussi Ron ne le pressa-t-il pas, le laissant aller à sa main. Il arriva au village vers le milieu de la matinée.

Il jeta un regard plein de rancœur vers le chalet, et se dirigea vers la mesure qu'habitait 1' « épicier ».

Deux vieilles femmes pleurnichaient devant la porte, quémendant quelques conserves. L'épicier refusait de la tête, et montrait son fusil d'un geste sans équivoque.

C'était un homme de petite taille, chauve, maigre comme un clou, au visage en lame de couteau. Ron le détestait, et d'autant plus qu'il savait de quelle façon il avait fait payer à Ethel les quelques produits qu'elle lui avait achetés. L'autre s'en vantait et, sans doute jaloux, ne manquait pas d'y faire allusion devant le jeune homme. Dès qu'il vit

Ron, il oublia les deux vieilles et, faussement cordial, se dirigea vers lui.

— Alors, monsieur Ron, qu'est-ce que vous m'apportez, aujourd'hui ?

Sans répondre, Ron sauta à terre et saisit la peau du taureau.

— Ah ! la chasse a été bonne ! Une belle pièce. Et qu'est-ce que vous désirez en échange ?

Les deux vieilles regardaient la dépouille du taureau avec des yeux hallucinés. Ron détourna le visage, malade de dégoût et de honte.

— Je ne veux pas en parler dans la rue, dit-il.

— Bien entendu ! Entrez donc. Vous êtes le bienvenu !

L'homme tendit la main vers le ballot, mais, d'un geste, sans effort, Ron hissa la charge sur son épaule. Le fusil à la main, il entra dans la maison qu'habitait l'épicier. Ce dernier grimaça un sourire et le suivit. À peine eut-il refermé la porte que Ron laissa la peau se dérouler à terre. Les yeux du trafiquant brillèrent de convoitise.

— Ce n'est qu'une petite partie de la viande, dit Ron. Il en reste encore beaucoup.

— Que désirez-vous ? J'ai des fruits en conserve, depuis peu !

Ron l'observait d'un air froid.

— Je veux une carabine 7 x 64, un fusil de chasse à canons lisses et deux cents cartouches par arme.

L'épicier ouvrit de grands yeux.

— Mais... je n'ai pas ça ici.

— Peut-être. Mais je sais que vous pourrez vous les procurer facilement.

L'épicier prit un air rusé, et détourna le visage.

— Vous êtes très exigeant. Je ne suis pas sûr que votre viande vaille si cher.

Ron haussa les épaules.

— Je suis le seul à pouvoir chasser, ici, et vous fournir de quoi

alimenter votre commerce. Je peux me montrer exigeant. Fournissez-moi les armes que je veux et vous aurez la moitié de tout ce que j'abattrai.

L'autre secoua la tête, les yeux baissés.

— Non... Impossible. C'est trop dangereux.

Ron pinça les lèvres. Ce type lui donnait mal au cœur. Mais il resta impassible. Il attendait la contre-proposition.

— Par contre... Si vous pouviez... Il y a une chose que je voudrais et pour laquelle je pourrais... peut-être... vous trouver ce que vous voulez.

Il se tut, leva les yeux sur Ron toujours impassible. Il grimaça un sourire.

— Je suis un homme seul, et j'ai beaucoup de travail avec mon commerce... J'aimerais qu'on m'aide.

Ron sentit son cœur s'accélérer. Instinctivement, il serra plus fort son fusil.

— La petite... Je la veux... Si vous pouvez la décider, vous aurez ce que vous voulez. Je vous associerai même à mon affaire.

Il cligna de l'œil, lubrique.

— Vous avez l'autre. Elle est un peu feignante du coup de reins, mais en la dressant ! Moi, c'est la gamine. Je les aime bien tendres !

Il se mit à rire. Ron leva son arme et la crosse écrasa les lèvres de l'épicier qui tomba en arrière, crachant du sang, criant de douleur et de rage.

Ron leva à nouveau son fusil, mais retint son geste. Il contempla l'individu qui, les yeux exorbités, tentait de s'éloigner de lui en rampant sur le dos.

— Espèce de salaud, je devrais te tuer comme une punaise !

Il respira profondément.

— Je te laisse la viande. Je te donne une semaine pour me procurer les armes que je veux. Après ce délai, si tu ne les as pas, je t'étripe !

Il se retourna, les tempes battantes...

La maison de l'épicier était la seule du village à posséder encore une fenêtre intacte. Le soleil se reflétait dans les carreaux, et c'est ce qui sauva la vie de Ron. Il distingua la silhouette de l'épicier qui levait son arme vers lui. Il se jeta à terre, plongeant la main dans sa chemise. Il entendit un coup de feu, la décharge de plomb étoila le mur au-dessus de lui. Il se retourna sur les genoux.

Stupidement, l'épicier avait tiré les deux coups de son fusil de chasse.

Ron ressortit sa main, et les yeux de l'épicier s'agrandirent à la vue du revolver braqué sur lui. Il ne vit plus rien d'autre... Ron tira.

Une seule fois... Pour économiser les cartouches...

Ethel n'avait pas dormi de la nuit. Elle s'était maudite pour ce qu'elle avait dit à Ron. Pendant de longues heures, elle avait revécu ce moment où, poussée par elle ne savait quelle mauvaise inspiration, elle lui avait parlé si sottement... Oui, Ron voulait coucher avec elle. Mais elle ? Ne le voulait-elle pas non plus ? Ethel était assez lucide pour se rendre compte que si le jeune homme l'avait entraînée sur sa couche, elle lui aurait cédé avec bonheur...

Elle s'en voulait. Elle lui en voulait aussi.

Pourquoi était-il parti ? Pourquoi cette réaction d'enfant ? Pourquoi tout ce gâchis ? Alors qu'elle-même avait tellement envie de s'abandonner dans ses bras... Depuis tant de jours !

Elle ne comprenait plus... Qu'est-ce qui poussait donc les humains à s'entre-déchirer si cruellement ? Qu'est-ce qui l'avait poussée à blesser le seul être qui lui ait jamais montré du respect, de la sympathie, de la tendresse ?

Oui... Elle était vieille... Et incapable de donner de l'affection.

L'attitude d'Alice l'avait encore plus remplie d'embarras. La jeune fille lui avait montré une hostilité presque aussi forte que celle qu'elle affectait envers Ron. Ethel avait essayé de lui parler, mais elle ne lui avait pas répondu, se contentant de la regarder avec un air qui l'avait exaspérée à tel point que pour la première fois depuis qu'elles étaient au chalet, Ethel avait couché seule, dans le salon.

À la place de Ron...

Poussée par une curiosité malsaine, Ethel avait fouillé, presque malgré elle, le grand sac où le jeune homme rangeait ses affaires. Elle y avait trouvé la flûte, une paire de jumelles, un jeu de cartes, de nombreuses boîtes de cartouches, un briquet, des aiguilles... et des livres. Elle les avait feuilletés, étonnée. Il y avait une vie de Goethe en allemand, avec de nombreux extraits de textes et de poèmes de l'auteur, des ouvrages en flamand, un recueil de Ronsard, *les Fleurs du mal* en français, et les œuvres complètes de Marcel Pagnol dans une vieille édition bon marché... en langue anglaise !

Une photographie était tombée du Goethe. Elle aurait dû la remettre en place sans la regarder, mais, trop curieuse pour s'y résoudre, l'avait quand même regardée.

La photo représentait une jeune fille nue, allongée dans une pose plutôt érotique, la tête penchée sur l'épaule, qui regardait le photographe en souriant. Au dos de la photo, une dédicace en hollandais, qu'elle comprit, et qui la fit rougir...

Gênée et furieuse, le cœur battant, elle avait rangé le cliché. Avec stupeur, elle sentit la jalousie qui lui serrait la gorge. Elle se maudit, mais le mal était fait. Elle venait enfin de s'avouer qu'elle était amoureuse de Ron...

Au petit matin, elle avait préparé le petit déjeuner pour cinq. Mais Ron n'était pas venu. Alice n'avait pas posé de questions. Elle s'était montrée très tendre, câline, avec ses frères et avec elle. Ethel s'en étonnait.

Cette enfant était décidément insaisissable. Que se passait-il dans sa petite tête butée ?

Maintenant, elles faisaient la vaisselle, pendant que les enfants étendaient sur le plancher des champignons pour les faire sécher. Les moins beaux seraient mangés immédiatement. Les autres, rangés dans des boîtes en fer-blanc attendraient l'hiver.

Soudain, des coups de feu claquèrent, presque confondus.

Les deux femmes levèrent la tête, se regardèrent. La même pensée les avait traversées. Au village, seul l'épicier possédait un fusil... L'épicier, et Ron...

— Ça vient d'en bas, dit Alice.

Ethel posa brusquement l'assiette qu'elle était en train de laver. L'inquiétude lui tordait le cœur.

— J'y vais, dit-elle. Enferme-toi, et n'ouvre à personne, sauf à moi.

— Et à Ron !

Ethel ne releva pas l'allusion. Elle saisit son manteau et sortit en courant.

Ron se releva lentement. Il rengaina son revolver dans l'étui qu'il portait sous l'aisselle.

— Ça surprend toujours, dit-il. Pas vrai, fumier ?

Mais l'épicier ne répondit pas. Il avait pris la balle entre les deux yeux, et sa cervelle tapissait le mur derrière lui. Ron repoussa du pied le cadavre, et saisit le fusil. Il l'examina avec satisfaction. Ça résolvait un de ses problèmes. Il reposa l'arme sur le sol, et entreprit de visiter la maison.

Il ne craignait guère qu'on le dérange. Les autres habitants du village, en entendant les détonations, avaient dû se terrer dans les ruines. Ron découvrit, au sous-sol, dans une salle bien sèche, le trésor de l'épicier. Il y avait là des monceaux de boîtes de conserves, des sacs de riz, des bouteilles de vin, de jus de fruits, et même un tonnelet d'eau-de-vie. Au plafond pendaient des jambons, des saucissons, du lard, du poisson et de la viande séchée.

Dans un coin, Ron vit aussi, entassés, les mille objets plus ou moins précieux que l'épicier avait tirés de son trafic : bagues, colliers, pièces d'or, bibelots, et surtout, ce qui le stupéfia, une vieille télévision !

Ron donna un coup de pied méprisant à tout ce bric-à-brac. Que cette cupidité lui semblait dérisoire, en cet instant !

Mais il vit aussi, et eut un frémissement de joie, posés contre le mur, deux fusils de chasse à canons juxtaposés, une petite carabine 22 long rifle automatique à lunette, une carabine automatique .375, et surtout, bien à l'abri dans une cantine métallique, des boîtes de cartouches de calibres variés.

— Parfait, murmura-t-il. Parfait !

Il ricana.

— Et à part ça, l'autre salaud ne pouvait pas me procurer d'armes.

Soudain, un bruit derrière lui le fit se retourner, son fusil braqué. Il vit Ethel, dans l'escalier, qui le regardait avec de grands yeux terrorisés.

— Ethel, murmura-t-il.

La jeune femme descendit dans la pièce, regardant autour d'elle avec stupéfaction. Elle contempla l'amas de victuailles avec un regard incertain, comme si elle ne croyait pas à tout ce qu'elle voyait. Puis elle fixa Ron. Il fit un pas vers elle. Elle se recula vivement. Il se reprit. Le souvenir des paroles cinglantes qu'elle lui avait assénées le retint.

— Vous l'avez tué, dit Ethel.

— Il a tiré le premier, je me suis défendu.

— Il est mort...

Agacé, il haussa les épaules.

— Tout ce qu'il y a de mort !

Puis, âpre, il ajouta brutalement :

— Comme ça, tu ne seras plus obligée de coucher avec lui pour une boîte de haricots ! Tu n'as qu'à te servir ! Tout t'appartient !

Il ne voyait pas les larmes qui brillaient dans les yeux d'Ethel. Une colère irraisonnée le poussait :

— Tu n'as plus besoin de moi non plus ! Avec ces armes et ces vivres, tu pourras tenir dix hivers sans problèmes !

Il la bouscula, se jetant dans l'escalier.

— Ron ! cria-t-elle, où vas-tu ?

Il sortit sans répondre, les mâchoires serrées. Les deux vieilles de tout à l'heure s'étaient à nouveau approchées. Elles reculèrent, apeurées. Ron sauta sur son cheval.

— Servez-vous, dit-il. Aujourd'hui, on rase gratis !

Et il partit au galop, au moment où Ethel apparaissait à la porte...

Alice vit Ron. Son cheval grimpait le chemin, et il le talonnait sans cesse. Elle se retourna vers ses frères.

— Allez dehors ! Revenez quand je vous appellerai !

Philippe et Benoît obéirent sans rechigner. Ils avaient appris à ne pas discuter les ordres des grandes personnes. Ethel les soignait, mais seul Ron jouait avec eux. Pas Alice, et ils la craignaient.

Rapidement, Alice passa dans la chambre et ôta ses vêtements. Elle se blottit sous la couverture, follement excitée par son idée. Elle glissa sa main entre ses cuisses, se caressa voluptueusement. Son souffle se fit plus court.

Elle entendit la porte s'ouvrir. Elle inspira et, d'une toute petite voix, appela :

— Ron...

Ron apparut, resta interdit. Lentement, Alice fit glisser la couverture sur le côté, en le regardant bien en face. Elle dévoila une jambe, une hanche, un sein... Puis doucement, elle se tourna vers lui, achevant de repousser l'étoffe, exhibant son sexe qu'elle caressait amoureusement.

— Viens, dit-elle. Viens vite...

Il la fixa longuement, puis dit d'une voix triste :

— Je pars... Adieu, Alice.

Et il se détourna.

Interdite, Alice resta de longues secondes immobile, puis, brusquement, elle se leva. Sans se soucier de sa nudité, elle se précipita sur la terrasse. En contrebas, Ron achevait de charger son sac sur le cheval.

— Salaud ! cria-t-elle. C'est Ethel que tu veux, hein ? Eh bien prends-la, c'est facile !

Avec un bout de pain, elle se couche ! Mais je m'en fous ! Moi, je suis jeune ! Elle, elle est vieille ! Vieille !

Ron ne répondit pas. Il sauta sur le dos de son cheval. Mais il se retourna une dernière fois, et cria :

— Toi, tu n'as même pas besoin de pain pour te coucher !

Puis il partit au galop.

Alors les épaules d'Alice s'affaissèrent. Un gros sanglot lui secoua

la poitrine.

— Ron..., murmura-t-elle.

Elle se mit à pleurer. Tout à coup, elle s'interrompit, leva la tête.

Ethel la contemplait, une grande tristesse sur le visage.

Les deux femmes se regardèrent. Alice tourna les talons, rentra dans la chambre. Rageusement, elle s'habilla. Puis elle revint dans le salon, les yeux étincelants de défi.

Mais Ethel ne la regardait pas. Elle fixait la silhouette du cavalier qui s'éloignait, en direction des crêtes.

— Il est parti, dit-elle d'une voix imperceptible.

Elle se tourna vers Alice.

— Viens, dit-elle d'un ton froid. Il faut aller au village. Nous avons du travail... Où est Duke ?

— Il est parti avec Ron, dit Alice haineusement.

— Il a bien fait...

CHAPITRE IV

La première neige de l'hiver tombait, précoce, froide et drue. Ron avait déplié son sac, et tendu cette bâche improvisée entre deux jeunes sapins. Il avait entassé des branches de genévriers, posé la peau de mouton qui lui servait de selle par-dessus, et, recroquevillé, surveillait le garenne qui tournait sur le feu... Un peu plus loin, le cheval grattait la neige pour trouver un peu d'herbe à brouter.

Ron regarda son cheval avec inquiétude. L'animal avait maigri. Depuis le départ du chalet, il n'avait pas trouvé beaucoup de pâtures dans la forêt vosgienne. Il allait falloir se décider à descendre dans une vallée. Cette longue errance dans les montagnes n'avait aucun sens.

Elle ne parvenait même pas à refermer la blessure qui torturait Ron. Son départ lui faisait encore mal comme s'il s'était passé quelques heures plus tôt... Mais pourquoi ce départ ? Pourquoi avoir quitté si brusquement le chalet, les enfants, Ethel ?

Ethel... Penser à la jeune femme était terrible, pour Ron. Il pensait sans cesse à elle. À chaque instant, il se demandait ce qu'elle faisait, comment elle avait réagi après sa fuite, comment Alice se comportait avec elle.

Il était amoureux d'Ethel. Et il était sûr qu'elle était amoureuse de lui. Mais pourquoi l'avait-elle repoussé aussi durement, l'autre soir ?

Et Alice... Quand il songeait à elle, un sentiment trouble l'envahissait. Il avait ressenti, en la voyant, offerte et impudique, le même farouche désir que le premier soir, dans la hutte, quand elle avait tenté de le tuer. Et ce désir, il l'éprouvait toujours.

Non... La vie entre ces deux femmes n'était pas possible ! Il avait bien fait de partir.

Il se secoua avec humeur. Cesser une bonne fois de penser à tout ça !

Il retira le lapin du feu avant même qu'il ne soit complètement cuit, et, d'un coup de coutelas, le trancha en deux. Il en jeta une moitié à Duke. En remuant la queue, le chien-loup saisit sa part.

Curieux que Duke l'ait suivi. Il ne l'avait pourtant pas appelé... Mais il était heureux de la présence du berger allemand. Il se sentait

moins seul. La nuit, serré contre le chien, près du feu, il appréciait sa chaleur et respirait avec plaisir l'odeur de son pelage épais...

En quelques bouchées, Ron avala son lapin mal cuit. Il but un peu de café brûlant.

— Allez, Duke, dit-il, essayons de dormir !

Il s'enroula dans sa couverture, le plus près possible du foyer. La nuit tombait tôt à cause du mauvais temps. Duke vint s'étendre près de lui.

— Demain, nous redescendrons dans la vallée, dit Ron en étouffant un bâillement.

Il s'endormit, et, comme chaque nuit, rêva d'Ethel et d'Alice. Les deux femmes se déchiraient un corps pantelant, et ce corps, c'était lui. Duke assistait à ce supplice, et gémissait. Ron s'éveilla en sursaut, baigné de sueur malgré le froid. Duke gémissait et grondait. Instinctivement, Ron saisit son fusil, et se dressa, aux aguets. Duke, debout, ses oreilles pointées, regardait fixement la forêt. Quelque chose bougeait, indistinct sur le fond des arbres. Duke allait bondir. Ron le retint par son collier.

— Doucement...

Ron s'éloigna de sa hutte improvisée et, restant à l'abri des sapins, se dirigea vers la forme à présent immobile. Duke tremblait de tous ses membres. Arrivé à quelques mètres, Ron se redressa et s'avança, le fusil braqué.

C'était un jeune homme, presque un adolescent, et qui râlait. La neige se teintait de rouge sous lui. Ron le saisit dans ses bras et, trébuchant dans la neige épaisse, courut vers le feu. Il déposa le blessé sur la peau de mouton, ranima le foyer.

— À boire, murmura le jeune homme.

Ron lui tendit une tasse de café, l'aida à avaler quelques gorgées. Le blessé soupira, ferma les yeux. Ron le soutint, ouvrit la chemise tachée de sang et grimaça. Le garçon avait une profonde entaille à l'abdomen. Ron avait vu assez de morts pendant la guerre pour comprendre que le jeune homme était au bout du rouleau. C'était même un miracle qu'il ait pu traverser la forêt avec une blessure pareille. Un spasme tordit le blessé, et il ouvrit les yeux.

— Les soldats, balbutia-t-il. Les soldats, la ferme...

— Ne parlez pas, dit Ron.

Le moribond tourna la tête vers lui.

— La ferme... Ils ont tué... tout le monde.

— Qui ça ?

— Des... soldats...

— Nombreux ?

Le blessé ne répondit pas. Un spasme le déchira à nouveau. Il vomit de la bile et du sang.

— Tué... tout le monde, râla-t-il.

Il s'effondra dans la neige, les yeux révulsés.

La mort n'émouvait plus Ron depuis longtemps. Froidement, il fouilla les poches du jeune homme. Tout ce qui pouvait permettre de subsister était bon à prendre. Il trouva un briquet et du tabac, qu'il empocha, un vieux portefeuille qu'il jeta dans le feu sans même l'ouvrir. Par contre, il prit les bottes du mort. Elles ne lui allaient pas, mais elles pourraient toujours servir de monnaie d'échange.

Puis Ron siffla son cheval, et, rapidement, leva le camp, abandonnant le cadavre. Sans regarder derrière lui, il se dirigea vers l'orée de la forêt, et se mit à suivre les traces fraîches. La neige avait cessé de tomber, et il put se diriger sans mal. D'ailleurs, au bout d'une heure à peine, une lueur d'incendie le guida. Aux aguets, il déboucha dans une étroite vallée au fond de laquelle une ferme achevait de se consumer.

Ron surveilla attentivement le tableau. Quand il fut sûr qu'il n'y avait personne, il se risqua à découvert, après avoir attaché son cheval à un sapin. La ferme avait dû être belle, dans le temps. Belle et imposante. Mais il n'en restait plus que des pans de murs léchés par les flammes. Ron aperçut de nombreux cadavres, couchés dans la neige. Tous portaient des uniformes plus ou moins dépareillés.

— Ils se sont défendus, les fermiers, grommela Ron.

Du pied, il retourna un des morts. Eux aussi avaient été dépouillés de leurs bottes. Et de leurs armes, naturellement...

Abandonnant les corps, Ron s'approcha des ruines, à la recherche de quelque chose de récupérable. Il contourna le bâtiment principal,

fronça les sourcils avec dégoût. Allongés dans la neige, il voyait une dizaine de corps plus ou moins mutilés... Les défenseurs ! Il s'approcha. Deux femmes et une petite fille gisaient, troussées jusqu'à la taille, obscènes dans leur macabre nudité. On les avait violées, puis tuées à coups de couteaux ou de baïonnettes. Plus loin, crucifié contre la porte d'une grange, un grand vieillard achevait de se vider de son sang. Il avait été éventré vivant, et ses intestins pendaient jusque dans la neige rougie...

Ron frissonna. Il connaissait les bandes de soldats pillards qui avaient survécu à la guerre. Mieux valait ne pas tomber vivant entre leurs mains. Les habitants de la ferme auraient dû le savoir !

La grange n'avait pas été incendiée. Ron poussa la porte, entra. Il y avait du foin en abondance. Il gloussa de satisfaction. Cette nuit, son cheval mangerait à sa faim. Il s'avança.

— Alors, mec ! On visite ?

Glacé, Ron se retourna, maudissant son imprudence. Il fronça les sourcils. Un homme en uniforme, effondré sur le sol, une main crispée sur la poitrine, le tenait en joue avec un pistolet mitrailleur. Il était gris, et de la sueur coulait sur son visage. Le canon de son arme tremblait.

— C'est vous qui avez fait ce joli travail ? demanda Ron d'une voix tendue.

— Ouais mon pote... Une belle bagarre !... Les fumiers... Ils m'ont eu. Je suis fichu ! Mais c'est chic... de ta part... d'être venu me voir... Je vais pouvoir... me payer un dernier... carton !

— Pauvre con ! dit Ron.

Le blessé sursauta sous l'insulte et essaya de se redresser. À ce moment, Duke bondit. Ses mâchoires claquèrent, et le soldat cria.

— Laisse ! ordonna Ron.

Obéissant, Duke lâcha prise. Ron s'empara du pistolet mitrailleur.

— Pauvre con, répéta-t-il, c'est moi qui pourrais faire un carton, mais tu vaux même pas une balle ! Tu vas bien crever tout seul, comme un grand !

Il sortit de la grange. Suivi de Duke, il alla chercher son cheval, puis revint sur ses pas. Il laissa l'animal se nourrir, s'approcha du soldat. L'homme respirait encore, et son regard luisait de haine. Ron

se pencha sur lui.

— Combien êtes-vous ? demanda Ron.

— Assez nombreux pour avoir ta peau... salaud.

— Où allez-vous ?

— Là... où il y a... des filles et de la bouffe !

Ron se releva. Il en savait assez.

— En tout cas, toi, t'ira pas plus loin !

Il alla s'allonger dans le foin, attendant le jour.

Quand il se réveilla, le soldat blessé était mort. Ron le fouilla ; s'emparant d'une musette pleine de chargeurs pour le pistolet mitrailleur et de rations militaires. Il trouva aussi un petit sac de cuir rempli de dents en or ! Ron secoua la tête et jeta le sac dans la neige. Il ne trouva rien d'autre qui puisse l'intéresser. Le cheval s'était bien reposé, avait abondamment mangé. Ron le harnacha, sauta en selle d'un bond. Duke le regardait en remuant la queue.

Ron sourit.

— On rentre à la maison !

Sans hésiter, il piqua à travers bois. Il n'y avait pas de temps à perdre, s'il voulait arriver à temps... Arriver à temps pour prévenir Ethel, Alice, et les mettre en lieu sûr.

Ron connaissait parfaitement la tactique des bandes de pillards. Ils écumaient une vallée, puis, méthodiques, passaient à la suivante, et ainsi de suite. Quand ils tombaient sur un îlot de résistance, ils le contournaient, ou, s'ils se jugeaient en force, l'assiégeaient. Avec cynisme, Ron espéra qu'ils tombent sur des os assez résistants pour lui laisser le temps d'agir. Il était réaliste, et se rendait compte que le village ne pourrait pas tenir devant la meute.

Laissant à peine assez de temps à sa monture pour qu'elle puisse se reposer, Ron progressa toute la journée, malgré le froid qui s'accroissait, la neige molle, et les branches de sapin qui lui cinglaient le visage. Il allait tout droit, sans hésiter sur son chemin, sans ralentir, mais en évitant le terrain découvert et les crêtes dénudées. Il se nourrissait, sans descendre de cheval, de rations et d'un peu de viande

séchée. Il aperçut un petit sanglier, mais n'osa pas le tirer, de peur d'éveiller l'attention des pillards qui ne devaient pas être loin. La nuit le surprit à plus de quarante kilomètres de la ferme incendiée. Il faisait trop sombre pour qu'il puisse continuer sa progression. Il mit pied à terre, rechercha un coin à peu près sec. Heureusement, il n'avait pas neigé ce jour-là. Il trouva un abri sous un abattis de bois. Il s'y coula, ouvrit une boîte de conserve qu'il mangea froide, de crainte qu'un feu ne le trahisse. Puis il essaya de dormir. Mais malgré la présence de Duke, il avait trop froid. Alors il se leva, et sortit pour tâcher de se réchauffer.

Il avait établi son bivouac sur le flanc assez escarpé d'une croupe montagneuse qui dominait une vallée. Le ciel s'était dégagé, et la lune éclairait un paysage grandiose, succession de sommets arrondis recouverts de neige qui luisaient faiblement dans la clarté glacée...

Ron fronça les sourcils. Il distinguait, dans le fond de la vallée, des lueurs scintillantes.

— Merde, dit-il.

Il alla chercher ses jumelles, revint observer les lueurs. Au bout d'un moment, il jura à nouveau. Pas de doute, c'était bien le campement d'une troupe importante. Ron était trop loin pour distinguer les détails, mais il n'avait aucun doute. C'était les pillards. Calmement, il évalua leur position. Ils se trouvaient bien cinq kilomètres derrière lui, en contrebas. Ils suivaient la vallée, à la recherche de proies.

Ron, en coupant à travers la montagne, mettrait trois jours pour arriver au chalet. Pour les soldats, il en faudrait le double. Ça lui laissait juste assez de temps. Il revint vers son cheval, rangeant les jumelles dans leur étui.

— Finies les vacances, coco, dit-il. On repart !

Et, suivi de Duke, tenant sa monture par le licol, il s'enfonça dans la nuit...

Ethel pensait à Ron... Comme d'habitude. Depuis le départ du jeune homme, elle ne pouvait en détourner ses pensées. Mille fois, elle s'était tordu les mains de remords. Ethel imaginait souvent ce qu'elle ferait s'il revenait... Comment elle l'accueillerait. Comment elle s'habillerait, se coifferait. Les premiers soirs, elle l'avait attendu,

espérant follement son retour, guettant à la porte du chalet, sur la terrasse, au bas de l'escalier, jusqu'à ce que le froid de la nuit la force à rentrer se mettre au lit... près d'Alice.

Alice...

Depuis le départ de Ron, elle était redevenue l'enfant affectueuse qu'elle avait été autrefois, serviable, douce et empressée... Mais Ethel ne savait plus si cette gentillesse était sincère. Elle ne pouvait oublier les paroles qu'Alice avait prononcées, quand, nue, elle invectivait Ron qui partait. Elle n'oubliait pas la suite. Alice s'était tournée vers elle, après qu'elle lui eut demandé de l'aider à travailler... Elle l'avait regardée haineusement, et avait sifflé :

— J'ai couché avec lui, moi ! Et tu veux savoir quand ? Le premier soir, quand il chassait le sanglier... Et c'était bon !

Folle de rage et de douleur, Ethel avait giflé la jeune fille. Alice l'avait regardée, les yeux agrandis de stupeur. C'était la première fois qu'elle la frappait. Alors, sans rien dire, elle avait baissé le nez, et avait suivi Ethel au village, soumise...

Depuis ce jour, les deux femmes ne manquaient de rien. Le chalet regorgeait de nourriture, de couvertures, de vêtements chauds. Et d'armes... Ethel était satisfaite de posséder les fusils. Alice aussi.

Ron...

Ethel ferma les yeux. Comme ce serait bon, de se blottir contre lui, de sentir sa chaleur, ses lèvres, d'être prise par lui. Elle s'en voulait de penser à ces chimères, mais elles lui faisaient du bien. Elle ouvrit les yeux, et sentit son cœur cesser de battre... Un flot de larmes lui brouilla la vue. Ce n'était pas possible !

Elle s'essuya les yeux, regarda avec une sorte d'espoir rempli de détresse. Non, elle ne se trompait pas...

Sur le chemin, c'était bien Ron qui montait, tirant son cheval derrière lui.

Comme une folle, Ethel sortit du chalet, dévala la pente, trébuchant, se tordant les chevilles aux rochers cachés par la neige, haletante, les larmes coulant sur son visage.

Ron la vit arriver, s'arrêta, stupéfait. Il l'entendit crier son nom et lâcha son cheval. Elle s'arrêta brusquement à quelques mètres de lui. Alors il ouvrit les bras, et, avec un sanglot, elle s'y précipita... Il la serra contre lui, de toutes ses forces, respirant son odeur, caressant ses

cheveux couleur de miel, lui embrassant la tempe. Elle sanglotait de joie, n'arrivant pas à réaliser que c'était vrai, qu'il l'enlaçait, qu'il prononçait son nom.

— Ethel...

Éperdue, elle leva le visage vers lui. Il la regarda, rayonnant. Il lui semblait que ses fatigues s'étaient envolées. Il était bien, il avait chaud, et Duke gambadait autour d'eux en aboyant, joyeux d'avoir retrouvé sa maîtresse.

— Ethel...

— Ron...

Doucement, il posa ses lèvres sur celles d'Ethel, l'embrassa. Bouleversée par ce moment tant désiré, elle crut que tout basculait. Elle répondit à son étreinte avec une fougue dont elle ne se serait pas crue capable. Ils se séparèrent. Il la regarda avec tendresse.

— Où est Alice ? demanda-t-il.

Elle se raidit. Il le sentit, la serra à nouveau très fort.

— Pour ce que j'ai envie de faire, je ne voudrais pas qu'elle nous dérange.

Ethel rougit. Elle le fixa, éclata de rire, rassurée, amoureuse.

— Elle est à la chasse, avec les enfants.

— Viens...

— Et tu te trouvais trop vieille pour aimer, dit Ron.

Ethel ferma les yeux, se serra plus étroitement contre le corps du jeune homme. Elle se sentait apaisée, alanguie, pleine de cette satisfaction physique et morale qui vient après l'amour. Elle pensait que même autrefois, avec son mari, elle ne s'était jamais donnée si pleinement, avec une telle franchise impudique... Elle pensait aussi quelle avait perdu bien du temps, quand Ron était arrivé.

Il lui caressa la hanche, légèrement, et elle frémit comme une jeune pouliche sous la main de son cavalier.

— Tu es belle, continua Ron. Je voulais te le dire depuis si longtemps.

Elle posa ses lèvres sur le torse de son amant.

— Je t'ai aimé tout de suite, murmura-t-elle. Je n'ai pas voulu l'admettre.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas... Si tu savais comme je souffrais.

— Et c'est ce qui te rendait si dure, si lointaine ?

Elle acquiesça.

— Et puis le soir où tu as joué de la flûte, tout a basculé... Mais trop tard.

Il lui caressa les cheveux.

— Il ne faut plus penser à ce qui s'est passé, Ethel. Il n'y a que le présent qui compte. Nous sommes là, tous les deux, ensemble, et nous nous aimons.

Elle rit, le repoussa sur le dos, s'allongea sur lui.

— Tu es quand même un beau petit salaud, Ron, dit-elle en souriant.

Il ouvrit de grands yeux.

— Et pourquoi ça ?

— Voyez le bel innocent... Tu as couché avec Alice !

Il se rembrunit, mais soutint son regard.

— C'est vrai... C'est curieux, mais je n'arrive pas à le réaliser. Elle t'a raconté ?

— Non... Elle m'a simplement dit que ç'avait été très bon !

— Elle voulait te faire du mal.

— Pourquoi ?... Ça n'avait pas été très bon ?

Ron perçut le ton imperceptiblement âpre de la voix d'Ethel. Il lui prit le visage entre ses mains.

— Elle ne t'a pas raconté comment ça s'est passé ?

— Je ne veux pas le savoir...

— Si ! Il faut que tu le saches. Je vais te le dire.

— Non, Ron...

— Écoute-moi.

Il lui raconta la soirée de chasse, la tentative de meurtre, puis le déchaînement de la jeune fille, sa haine rentrée, sa sauvagerie...

Ethel écouta. Quand il eut fini de parler, elle posa son visage contre le sien.

— Alice est difficile à comprendre, dit-elle. Elle devient femme, mais a encore des réactions d'enfant... Le viol dont elle a été victime n'a pas arrangé les choses !

— Je crois que tout vient de là... Elle éprouve des envies physiques, et se déteste pour ça... Comme elle déteste tout ce qui peut la satisfaire... Mais elle déteste aussi rester insatisfaite. En tout cas, elle est très dangereuse !

— Tu sais, c'est une gosse désaxée... Mais elle a tant besoin de se sentir aimée, protégée...

— Je sais...

Il l'embrassa encore.

— Ne parlons plus d'elle... J'ai encore soif de toi !

Elle soupira et s'alanguit, frémissante, heureuse de sentir contre son corps l'éveil du désir chez Ron...

Quand Alice rentra, elle resta pétrifiée à la vue de Ron. Le jeune homme était occupé à trier des cartouches. Il lui tournait le dos. En entendant la porte s'ouvrir, il se retourna. Un flot de sentiments contradictoires submergea Alice. Elle voulut se jeter dans ses bras, mais en même temps, une violente bouffée de colère la souleva... Revenu... Il était revenu ! La joie et la fureur la déchiraient. Alors elle resta immobile, à le dévorer des yeux.

Mais déjà, la bousculant, Philippe et Benoît s'étaient précipités en poussant des cris de joie. Ron sourit, les prit dans ses bras.

— Papa, dit Philippe, t'es là !

Et ce « papa » déchira encore un peu plus le cœur d'Alice. Ron, « papa », et Ethel, « maman » ! Ah non ! pas ça !

Philippe se débattit, dégringola à terre, courut vers sa sœur.

— Regarde ce qu'elle a tiré, Alice ! Montre-lui ! Montre !

Sans quitter le jeune homme des yeux. Alice sortit de son sac un énorme coq de bruyère. Ron hocha la tête.

— Joli coup de fusil ! C'est un gibier très difficile !

Elle haussa les épaules sans répondre, jeta le coq sur le plancher. À cet instant, Ethel sortit de la chambre, achevant de se coiffer. Avec stupeur, Alice s'aperçut quelle avait natté ses cheveux, et qu'elle les roulait en chignon. Cette coquetterie la souleva de rage. Mais elle vit le visage de la jeune femme, et fronça les sourcils.

— Alice, dit Ethel, il se passe des choses graves. Très graves ! Parle, Ron !

Le jeune homme s'approcha d'Alice, lui prit la main. Elle ne songea pas à le repousser.

— Alice, dit-il doucement, une bande de soldats approche.

Alice sentit ses jambes se dérober sous elle. Elle poussa un cri, se mit à hurler sans savoir ce qui lui arrivait. Toutes ses terreurs remontaient à la surface ! Elle revivait cette nuit d'épouvante, entendait les cris de son père, de sa mère, les siens pendant qu'on la violait !

Ron la gifla, d'un geste sec.

— Calme-toi !

Alice sursauta, douchée. Elle regarda le garçon. Le visage de Ron était dur, sans aucune trace de tendresse, un visage de marbre qu'elle ne connaissait pas et qui lui fit peur.

— Ils sont encore loin. Il n'y a pas lieu de s'affoler. Mais il ne faut pas perdre de temps.

Il fixa la jeune fille, puis Ethel.

— Asseyons-nous. Avisons calmement...

— Combien sont-ils ? demanda Ethel.

— Je ne sais pas. Certainement nombreux. Peut-être une centaine d'homme.

— Où sont-ils ? demanda Alice d'une voix blanche.

— A trois jours de marche au moins, cinq au plus.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Fuir.

Un long silence plana. Ethel le rompit :

— Fuir ? Abandonner tout ça ?

— Oui.

Ron lui prit la main. Après une seconde d'hésitation, il prit celle d'Alice.

— Nous ne pouvons pas nous battre. J'ai vu ce qu'ils ont fait des habitants d'une ferme qui leur avaient résisté. Je ne veux pas que vous subissiez le même sort.

— Fuir où ?

— Vers la plaine. Ce serait trop dur de rester dans les montagnes sans abri pendant l'hiver.

— Mais fuir comment ?

— Je vais fabriquer un traîneau avec la vieille schlitte qui se trouve au village. Nous le chargerons de tout ce qu'on pourra emporter, et nous l'attellerons à mon cheval. Puis nous partirons.

Ethel se leva, le visage triste.

— J'aimais bien ce chalet...

— Moi aussi, dit Alice.

— Croyez-vous que je n'aurais pas préféré y vivre tranquillement ?

— Es-tu sûr qu'ils vont venir ici ?

Gravement, Ron acquiesça.

— Ils écument méthodiquement toute cette partie de la montagne. C'est une question de quelques jours.

— Et ceux du village ?

Ron haussa les épaules.

— Condamnés ! Trop vieux pour nous suivre. Ils vont tous mourir. Ceux qui survivront à l'attaque, crèveront de faim, car les pillards ne laissent rien derrière eux. Ce qu'ils n'emportent pas, ils le brûlent !

— C'est affreux, murmura Ethel.

— C'est pire encore, dit Ron.

Il jeta un bref regard à Alice qui lui tournait le dos.

— Savez-vous s'il y a des chevaux quelque part dans la vallée ?

Ethel secoua la tête.

— Non... Pas à ma connaissance.

— Dommage... Si nous avions chacun une monture, nous avancerions plus vite. Tant pis... On tâchera de s'en procurer plus tard. Dis-moi, Ethel, l'or, les bijoux que l'épicier avait chez lui, que sont-ils devenus ?

Elle haussa les épaules.

— Je suppose qu'ils sont encore là-bas. Pourquoi ?

— Je trouve idiot de nous encombrer, dit Alice sèchement.

— Je préférerais prendre de la nourriture que de l'or, dit-il d'une voix neutre. Mais ça pourra servir de monnaie d'échange pour acheter des chevaux. Il faut penser à tout.

— Tu as raison, dit Ethel.

— Bien, alors demain, je vais remettre en état le traîneau. Vous, vous choisirez ce que nous emmènerons avec nous. Il ne faudra emporter que le strict indispensable. Vêtements chauds, viande séchée, conserves, couvertures... Enfin, on verra quand le traîneau sera fini... Heureusement que nous sommes bien armés.

Il montra le pistolet mitrailleur pris au soldat agonisant, dans la ferme.

— Avec ça, on peut faire de la place... Et je crois savoir que tu chasses fort bien, Alice ?

La jeune fille ne réagit pas. Ron n'insista pas.

— Il faudra être prêts à partir dans deux jours au plus tard.

— Où irons-nous ?

— J’ai pensé à la Suisse. C’est montagneux, giboyeux, on pourra peut-être dénicher un abri dans le genre de celui-ci... La France a été si ravagée par la guerre nucléaire que je crains de trouver trop de zones contaminées par les radiations si nous allons vers l’intérieur. Qu’en pensez-vous ?

Ethel haussa les épaules.

— Va pour la Suisse. Alice, qu’en penses-tu ?

— Là ou ailleurs, quelle importance !

— Alors c’est décidé, trancha Ron. En attendant, il faut aller nous coucher. Les jours à venir seront rudes.

Alice se retourna enfin, les regarda d’un air de défi :

— Je vous laisse le grand lit, dit-elle. Vous devez avoir des choses à vous dire !

Ethel sursauta. Ron regarda la jeune fille froidement.

— C’est très aimable à toi, Alice. Je te remercie. Ethel et moi acceptons avec plaisir.

Les yeux de la jeune fille lancèrent des éclairs, mais elle ne dit rien, et ce fut elle qui détourna son regard...

Il faisait un froid sec, et la neige craquait sous leurs pieds. Il avait gelé la nuit.

— Il fera plus doux en plaine, dit Ron.

Il passa le bras autour des épaules d’Ethel.

— Ne sois pas triste. Il vaut mieux perdre un chalet que la vie.

— Ce chalet a été ma vie pendant plus de deux ans, Ron.

— C’est vrai.

Alice tenait le cheval par la bride. Duke grattait la neige. C’était le moment du départ. Du départ vers l’inconnu.

Le traîneau, lourdement chargé, était attelé. Philippe et Benoît, emmitouflés, disparaissaient au milieu des couvertures et des provisions. Ron tenait sa carabine à la main. Ethel portait un des fusils

de chasse, et Alice l'autre carabine. Les armes restantes avaient été soigneusement rangées dans une bâche au centre du traîneau, avec les munitions.

— Viens, dit Ron, il faut partir.

— Un instant. J'ai encore une chose à faire.

Le cœur d'Ethel se brisait. Elle pensait que la vie aurait pu être douce, avec Ron, dans cet abri douillet. Elle avait peur du long voyage qu'ils allaient entreprendre. Peur d'Alice, redevenue lointaine, hostile, peur pour les enfants, si jeunes et si fragiles. Peur pour Ron, qu'elle aimait tellement... Peur pour elle...

Elle se secoua. Son visage se figea.

— Tiens mon fusil, veux-tu ?

Ron saisit l'arme.

— Que veux-tu faire ?

— J'ai aimé ce chalet, Ron. Je ne supporte pas qu'il puisse être détruit par des pillards.

Lentement, elle se dirigea vers le garage, entra, saisit un bidon, l'ouvrit, renifla.

— Je n'aurais jamais pensé en arriver là.

Elle remonta vers le chalet, escaladant les marches de l'escalier, répandant l'essence derrière elle. Elle en aspergea les murs de bois. Puis elle se retira. Elle prit une boîte d'allumettes dans sa poche, en craqua une. Elle enflamma un chiffon. Un bref instant, elle contempla le chalet, presque pimpant sous la neige, le paysage grandiose, les maisons du village. D'un geste sec, elle lança le chiffon sur l'escalier.

Dans un grand bruit, l'essence prit feu...

Ethel revint vers Ron. Il la regardait gravement.

— Je préfère le brûler moi-même, dit-elle.

Sa voix tremblait. Ron lui saisit les mains.

— Tu as bien fait, ma chérie.

Il essuya les larmes qui coulaient sur les joues de la jeune femme...

CHAPITRE V

Depuis trois jours, la petite troupe avançait vers l'est. Le foehn soufflait. Le temps s'était radouci, et la neige fondait.

En temps normal, le vieil homme se serait réjoui de ce redoux. Le redoux, c'était bon pour les cultures !

Les cultures... Quelles cultures ? Où qu'il puisse porter ses regards, le vieillard ne voyait que tristesse et désolation. Penser que dix ans auparavant, ces coteaux étaient recouverts de vignes magnifiques, hautes et drues, qui produisaient des tokay, des Riesling, des Gewürtz de grande classe !... Aujourd'hui, on distinguait à peine les traces des ceps sous les ronces, les orties et la mauvaise herbe. Plus trace non plus des houblonnières, des champs de tabac et de choux. Le vieil homme eut un soupir résigné. Il venait de penser aux succulentes choucroutes d'autrefois.

Un violent coup de crosse dans les reins le précipita le nez dans la neige.

— Alors, pépé, tu roupilles ? On va te réveiller !

Les soldats éclatèrent de rire. Péniblement, le vieil homme tenta de se relever, mais un coup de pied le rejeta sur le sol. Il resta sans bouger, son cœur battant à tout rompre.

— Tu sais plus marcher ? Tu nous retardes, pépé ! Je crois bien que t'es au bout du rouleau !

Le vieux entendit le bruit sec d'une culasse qu'on armait.

— Ça y est, pensa-t-il.

— Ça suffit ! dit une voix sèche. Fais pas le con !

Un juron répondit à l'injonction. Timidement, le vieil homme leva la tête. Le chef des soldats s'était retourné sur sa selle.

— Faut rejoindre la troupe, dit-il. Quand on y sera, tu pourras t'amuser avec les prisonniers. En attendant, le capitaine a dit de pas perdre de temps !

— Le pitaine, je l'encule ! grogna le soldat.

— Eh ben, je te conseille de lui dire ça, et t'auras plus jamais mal aux dents ! dit un autre soldat, à l'épais accent allemand.

Le vieil homme se leva, épousseta la neige qui collait à ses vêtements déchirés. Il regarda autour de lui, accablé. Sa belle-fille s'approcha de lui, soutenant son mari. Elle lui saisit la main. Il la serra de toutes ses forces.

— Venez, grand-père. Je vais vous aider.

Il secoua la tête.

— Merci, ma petite Marie... Ça va... Je ne suis pas encore mort. Occupe-toi de Michel. Comment va sa jambe ?

— Mieux. La balle n'a pas fait trop de dégâts...

— Allez ! cria le chef des soldats. Plus vite, bande de feignants ! Il faut être au pied de la montagne avant la nuit !

Et la longue marche continua...

Silencieux, le vieillard repensa aux événements des deux derniers jours. L'arrivée des soldats dans ce qui restait de leur ferme... Peut-être le fait qu'ils les aient accueillis sans broncher leur avait-il sauvé la vie... provisoirement... Les soldats avaient bu le vin, mangé les provisions, tiré dans les fenêtres, sur leur pauvre vaisselle. Une balle perdue, après des ricochets, avait blessé son fils à la cuisse. Ils avaient violé Marie... Sous les yeux de son mari impuissant...

Le vieux serra les poings. Il aurait donné sa vie pour pouvoir se venger. Il haussa les épaules. Sa vie... Pour ce qu'elle valait en ce moment, sa vie ! Il se retourna. Attachée derrière un cheval, leur dernière vache... Les soldats l'emmenaient avec eux, après avoir tué les chiens, les poules, le chat, le porc... Même les pigeons ! Tout ça pour rien. Pour le plaisir. Puisqu'ils n'avaient rien emmené... Sauf la vache ! Et puis ils avaient brûlé la ferme avant de partir. Il s'était alors attendu à ce qu'on les abatte, eux aussi. Mais le chef de la petite troupe, avec un gros rire, avait dénudé la poitrine de Marie, et, en lui pinçant le sein, avait dit :

— On va ramener cette poulette au capitaine ! J'ai idée qu'il aimera la plumer.

Devant l'hilarité de ses hommes, il avait ajouté :

— Et son jules ! Je crois qu'on a deux ou trois pédés parmi nous ! Faut bien qu'ils s'amuse aussi !

— Qu'est-ce qu'on fait du vieux ? avait demandé un des hommes.

Le vin d'Alsace avait mis le chef de bonne humeur. Après avoir toisé le vieillard, il avait dit :

— On l'emmène aussi. On le descendra plus tard. En attendant, il soignera la vache !

Tout le jour, ils avancèrent en direction des Vosges, dans la neige fondante, sans manger ni boire. Sans pouvoir se reposer. Enfin, à la nuit, le chef arrêta son cheval.

— On campe ici, dit-il. Faites du feu, préparez la bouffe, et oubliez pas les prisonniers... Surtout la bonne femme !

Il la regarda.

— Je crois bien que je vais me réchauffer avec, cette nuit ! Établissez les tours de garde. Toujours une sentinelle ! Et pas endormie, ou gare à ses fesses !

— Ils sont cinq soldats, et trois prisonniers, murmura Ron.

Il secoua son chapeau couvert de neige.

— Ils n'ont pas l'air de se méfier. Ils n'ont qu'une sentinelle.

Ethel le considéra anxieusement.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Les tuer ! En attaquant par surprise, ça doit marcher. Ils sont juste à l'orée du bois. On pourra les approcher à quelques mètres sans se faire repérer.

— Pourquoi veux-tu les tuer ?

— Ils ont des chevaux, des armes.

Il hésita.

— Et des prisonniers... Ce sont de bonnes raisons, non ?

— Surtout les chevaux, dit sèchement Alice.

— Elle a raison. La neige fond. Le traîneau sera bientôt inutilisable. C'est une occasion inespérée... Avec des chevaux, nous

irons plus vite qu'à pied.

Ethel soupira... Depuis qu'ils avaient quitté le chalet, elle faisait semblant de croire qu'ils voyageraient sans problèmes jusqu'en un lieu calme et tranquille. Au fond d'elle-même, elle savait bien que c'était impossible, que tôt ou tard, il leur faudrait se battre, tuer pour survivre. Mais elle aurait tant souhaité éviter ça ! La peur de perdre Ron la tenaillait. Si le jeune homme disparaissait, elle ne s'en remettrait pas. Se retrouver à nouveau seule... Elle préférerait mourir.

— Comment va-t-on faire ? demanda Alice.

— On va attaquer de trois côtés à la fois, en pleine nuit. Vous deux, vous resterez à couvert. Moi, je les prendrai à revers, avec Duke. J'aurai le pistolet mitrailleur, vous deux un fusil de chasse chacune, chargé de chevrotines !

Il regarda Ethel.

— Il ne faut pas qu'il en réchappe un seul ! Il donnerait l'alerte au gros de la troupe, et nous les aurions sur le dos dans quelques jours... Tu me comprends, Ethel ?

La jeune femme acquiesça, morne.

— C'est important, chérie.

Pour la première fois, il l'appelait « chérie » devant Alice. Il le regretta, trop tard, regarda la jeune fille. Mais Alice, le visage hermétique, ne parut pas se préoccuper de ses paroles.

— Qu'est-ce qu'on fait des prisonniers ? demanda-t-elle.

Ron haussa les épaules.

— Dans la mesure du possible, épargnons-les. Mais s'ils nous gênent, tant pis pour eux.

Alice approuva vigoureusement. Ethel saisit la main du jeune homme.

— Mais s'ils survivent à l'attaque... Qu'est-ce qu'ils feront ?

— Ils feront ce qu'ils voudront !

Ethel baissa la tête. Elle ne comprenait pas... Ron si tendre, si doux, et qui, par moments, se montrait d'une dureté impitoyable, comme une bête fauve...

Comme Alice...

Le vieil homme serrait le bras de son fils, très fort. Le jeune homme, les épaules tressautantes, pleurait de rage et d'impuissance. On lui avait lié les pieds et les mains. Il ne pouvait pas bouger, mais il entendait... Il entendait les soupirs, le rire de l'homme qui violait sa femme. Et les petits gémissements de douleur de Marie, quand il se faisait brutal.

— Courage, fils, dit le vieillard à mi-voix.

— Je le tuerai, siffla l'homme impuissant. Je les tuerai tous !

Le vieux soupira. Il ne voyait pas comment son fils, blessé, pourrait bien faire face à cinq hommes qui ne quittaient jamais leurs armes.

Avec un grand rire qui fit grimacer le blessé, le chef se releva de dessus le corps de Marie.

— T'es pas assez ardente, dit-il. Faudra que je te foute de la poudre à fusil dans le trou du cul et que j'allume ! Ça te fera bouger les fesses, connasse !

Il la frappa du pied. Elle cria.

— Allez ! Va rejoindre ton gentil mari. Lui aussi, faudra le réchauffer !

Il se tourna vers ses hommes qui le regardaient avec envie.

— Ça suffit comme ça, vous autres ! Faut dormir, maintenant !

Marie, en rampant, vint s'allonger près de Michel et du vieillard. Son visage était pâle, mais ses yeux étincelaient de rage. Elle regarda son mari, eut un faible sourire. Elle dégrafa son corsage, et ils ouvrirent de grands yeux. Elle tenait un poignard contre son sein. Elle posa son index sur ses lèvres, se couvrit de son manteau.

— Marie, murmura son beau-père.

— Chut... Attendez qu'ils dorment.

— Mais tu es folle, dit Michel.

— Taisez-vous !... Je n'en peux plus. Ils nous tueront, mais au

moins nous pourrions nous défendre !

Ils se turent. Un sang nouveau faisait battre le cœur du vieillard. Il allait mourir en se battant ! Marie avait raison. Tout plutôt que de subir encore ces hommes... Méritaient-ils encore le nom d'hommes ?

Avec la nuit, le froid s'accroissait. Les prisonniers se serrèrent les uns contre les autres. Les soldats s'étaient regroupés autour du feu. Mais eux claquaient des dents sans pouvoir dormir. Une branche morte craqua, tout près, dans la forêt et l'instinct du chasseur se réveilla chez le vieillard. Quelque chose guettait sous le couvert. Un renard curieux, sans doute. Le vieux regarda avec mépris les formes allongées des soldats. Ils n'avaient rien entendu, ces hommes de la plaine ! Même la sentinelle dodelinait de la tête.

Un geste de Marie le fit sursauter. La jeune femme l'interrogea du regard. Lentement, il approuva de la tête, et commença à repousser le manteau qui le recouvrait...

Un aboiement sonore retentit, et un chien-loup bondit à la gorge de la sentinelle. En même temps, un grand gaillard apparut dans la clarté du feu, un pistolet mitrailleur à la main, tirant sur les soldats qui tentaient de se relever. D'un bond, Marie fut sur pied, le poignard à la main.

— Couchez-vous ! hurla une voix de femme toute proche.

Le vieux plaqua sa belle-fille sur le sol. Deux coups de feu claquèrent au-dessus de leurs têtes, et un soldat tomba dans le feu en se tenant les reins, hurlant. Sans comprendre, le vieux laissa Marie se relever. Il la vit courir derrière le chef des soldats qui s'enfuyait en direction du bois. Il voulut l'appeler, n'en eut pas le temps.

Alice regarda l'homme qui courait dans sa direction. Elle avait tout vu ! C'était ce porc qui avait violé la femme... Comme on l'avait violée, elle !

Elle se dressa, fusil braqué. L'homme la vit, ouvrit la bouche pour crier, essayant de dégainer son pistolet.

Alice tira... De tout près ! Le soldat tomba. Avec un rire hystérique, Alice se jeta en avant, arrachant son poignard de sa gaine. Elle fut sur l'homme. Il hurlait, se tenait le visage, son sang giclaient entre ses doigts. Alice gronda. Les dents luisantes, le visage déformé

par la haine, d'un coup de couteau, elle fendit l'étoffe du pantalon.

Elle saisit à pleine main le sexe de l'homme, et, tendue, la bave aux lèvres, tremblante, à grands coups maladroits, elle trancha, arrachant pénis et testicules, fouillant la plaie de la pointe de son arme.

L'homme eut un hurlement de cochon qu'on égorge. Les mains éclaboussées de sang, Alice se releva. Elle regarda les débris de ce qui avait été une virilité, et, grondante, les jeta à terre, les foula aux pieds, les écrasant dans la neige !

Elle leva la tête, haletante. À deux mètres devant elle, Ron, Ethel et la femme que le soldat avait violée la contemplaient, les yeux agrandis par l'horreur...

Alors quelque chose se brisa en Alice. Elle hoqueta, lâcha son poignard, et se précipita contre la poitrine de Ron. Elle éclata en sanglots, accrochée au jeune homme, de toutes ses forces. Il referma ses bras sur elle, lui caressa la nuque.

Elle leva le visage vers lui.

— Alice... C'est fini, dit-il.

— Ron, murmura-t-elle. Oh, Ron ! Je t'aime tant... Si tu savais !

Brusquement elle se dégagea, plongea son visage dans ses mains.

Ethel s'approcha, la prit par les épaules.

— Viens, ma chérie, dit-elle doucement.

Elle l'entraîna vers le feu. Ron les suivit du regard. Il saisit le poignard dans la neige, regarda le corps du soldat qui se tordait en se vidant de son sang. Posément, il dégaina son revolver et l'acheva d'une balle dans la tête.

Il regarda la jeune femme qui se tenait à côté de lui. Elle secouait la tête d'un air hagard, en fixant le sexe coupé.

— Vous voilà vengée, madame, dit Ron avec un peu d'ironie dans la voix.

Elle le regarda, haussa les épaules.

— Il a eu une vilaine mort, dit-elle.

— Il a eu une vilaine vie !

Ron alla ramasser le fusil qu'Alice avait laissé tomber dans les buissons, puis il revint vers le foyer. Tous les soldats avaient été tués. Duke avait proprement égorgé la sentinelle. Quant à Ethel, elle n'avait pas mal visé !

Le vieil homme s'approcha de lui. Il le regarda dans les yeux.

— Sois béni, mon garçon, dit-il d'une voix grave.

Surpris, Ron écarquilla les yeux. La voix de l'homme était vibrante de reconnaissance et de dignité.

— Mon nom est Camille Berthold, continua le vieillard. Mon fils Michel, sa femme Marie... Vous nous avez sauvé la vie... Je regrette de n'avoir que des paroles à vous offrir en guise de remerciements.

Ron sourit.

— C'est suffisant, monsieur Berthold. Je m'appelle Ron, mes compagnes sont Ethel et Alice.

— Elles savent se battre.

Délié, Michel tentait de se mettre debout. Ron lui tendit la main.

— Vous êtes blessé ?

— Ce n'est pas grave... Mais le froid me paralyse.

Ethel s'approcha du groupe, soutenant toujours Alice. Elle jeta un long regard à Ron, lui sourit.

— Il ne faut pas rester ici, Ron, dit-elle. Les enfants sont seuls dans le traîneau.

— C'est juste.

Il regarda Berthold.

— Nous fuyons devant une bande de pillards, dit-il. Nous avons idée de nous réfugier dans les Alpes, en Suisse. Nous avons dû quitter notre chalet avec deux jeunes enfants... Voulez-vous vous joindre à nous ?

Berthold haussa les épaules.

— Nous avons tout perdu, dit-il. Nous vous suivrons. Cela nous permettra peut-être de vous régler notre dette.

Ron secoua la tête.

— Ne parlons pas de ça. Même si vous n'aviez pas été là, nous les aurions attaqués. C'est à leurs chevaux que nous en voulions.

Camille Berthold eut un petit sourire.

— Vous êtes franc... Mais nous vous devons quand même la vie.

Ron se détourna, étouffant un sourire. Il était touché par les paroles du vieil homme, et s'en voulait un peu de sa sensiblerie, sans savoir pourquoi.

— Je vais chercher le cheval et le traîneau, dit-il. Ethel et Alice, vous resterez ici. Réunissez tout Ce que vous pourrez trouver d'utile sur ces hommes et dans leurs paquetages. Je ne serai pas long... Ethel...

La jeune femme s'approcha.

— Je regrette ce qui s'est passé, dit-il.

Ethel lui prit la main.

— Je t'aime, Ron...

— Surveille Alice. J'ai peur pour elle.

Elle secoua la tête.

— Je crois que tu as tort. Elle est peut-être en train d'exorciser ses démons. Je t'en reparlerai... Va, maintenant.

Suivi de Duke, Ron s'enfonça dans la nuit.

Quand il revint, avec le traîneau, son visage était sombre. Alarmée, Ethel s'approcha de lui.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

Ron haussa les épaules.

— Ils sont sur nos traces.

— Qui ça ?

— Les pillards...

Ethel porta la main à sa bouche, les yeux agrandis par la peur.

— Tu es sûr ?

— Je le crains... Duke a souvent reniflé derrière nous d'un air

inquiet.

Ron regarda le petit groupe. Tous étaient lourdement armés. Les chevaux avaient été chargés.

— Pourrez-vous tenir en selle ? demanda Ron à Michel.

— Ça ira ! Soyez tranquille.

— Parfait... Parce que ce sera dur. Les soldats sont derrière nous. Nous n'avons que quelques heures d'avance.

Le jeune homme regarda son père. Le vieux haussa les épaules.

— Eux ou d'autres, dit-il. De toute façon, nous aurons à nous battre !

— Exact, dit Ron.

— Mais comment peuvent-ils vous suivre ? demanda Marie.

— Il est probable que des éclaireurs ont découvert les traces de notre traîneau... En cette période d'hiver, toute proie est bonne à prendre !

— Qu'allons-nous faire ?

— Fuir... Nous sommes peu nombreux, nous nous déplacerons plus vite qu'eux.

Il jeta un coup d'œil au ciel.

— Si seulement il pouvait neiger, dit-il, ça recouvrirait nos empreintes.

Le vieux Berthold secoua la tête.

— Ne compte pas là-dessus, garçon. C'est le foehn qui souffle. Tout va fondre. Et puis ce sera la pluie. Il ne neigera à nouveau que dans un mois, peut-être plus.

Ron le regarda, un peu désespéré. En face du vieil homme, il perdait son assurance.

— Veux-tu un conseil, garçon ?

— Bien sûr !

— Renonce à filer vers la Suisse pour l'instant. Pique au nord, et réfugie-toi dans les marais qui bordent le Rhin. Dans le Ried, nous

pourrons attendre l'été à l'abri.

Il secoua la tête d'un air navré.

— Depuis la guerre, les digues et les barrages sur le fleuve sont brisés. Les marécages sont devenus impénétrables... Mais je les connais bien. Aucune armée ne pourra nous en déloger... Et c'est giboyeux !

Ron réfléchissait.

— Tu as raison, dit-il. Qu'en pensez-vous, tous ?

Ethel lui prit la main.

— Je te suivrai.

— Et toi, Alice ?

La jeune fille lui fit un sourire timide. Elle approuva sans parler.

— Mon père a raison, dit Marie. Je connais aussi la région. Ce sera une bonne cachette.

— Pourrez-vous vous charger d'un des enfants ? lui demanda Ethel. Je m'occuperai de l'autre.

— Bien sûr.

Marie passa la main sur la tête de Benoît, endormi dans le traîneau.

— Qu'ils sont beaux, dit-elle. Ce sont vos fils ?

Ethel secoua la tête. Elle parla à mi-voix.

— Non... Mes enfants sont morts... Et les parents de ceux-ci aussi : Alice est leur sœur.

Ron se racla la gorge.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, dit-il. Il faut nous partager la charge du traîneau, et vite ! Le jour va bientôt se lever.

— Si nous sommes séparés, dit Ethel, comment vous retrouver ?

Ron releva la tête.

— En aucun cas nous ne devons nous séparer. Isolés, nous sommes fichus. Notre seul atout, c'est notre puissance de feu.

— Nous en aurons besoin, dit le vieux Berthold dans sa moustache.

CHAPITRE VI

Berthold ne s'était pas trompé. La neige avait fondu en une journée, balayée par la pluie amenée par le vent d'ouest. Une pluie lourde, qui détrempait la terre grasse de cette plaine d'Alsace, autrefois riche et fertile, aujourd'hui dévastée.

Les nombreux villages qu'Ethel avait connus dans son enfance, rians, débordants de géraniums aux fenêtres, avec leurs fontaines sculptées, leurs maisons à colombages, n'étaient plus que des amas de décombres peuplés de misérables et de chiens errants.

Des fantômes, ces quelques habitants qui prenaient la fuite à l'arrivée de la petite troupe, se réfugiant dans les bois. Des cavaliers, ça ne pouvait signifier que la mort...

Une sourde oppression pesait sur Ron et ses compagnons. L'abri des forêts et des montagnes leur manquait. Dans cette plaine dégagée, ils se sentaient vulnérables. Ils ignoraient si la troupe de soldats pillards les suivait toujours. Ron en doutait. Dans cette vaste étendue, les opportunités ne manquaient pas, fermes, villages... Tout cela devait plus les intéresser que de pourchasser une poignée de personnes.

Mais si cette bande-là les avait abandonnés, ils risquaient de tomber sur d'autres. Elles ne manquaient pas. C'est pourquoi Ron avait établi une stricte discipline. Le vieux Berthold, qui connaissait le mieux la région, allait en avant-garde. Ethel et Marie restaient groupées. Michel et Alice battaient les flancs. Le jeune homme tout à fait guéri, brûlait d'envie de se venger.

Quant à Ron, il restait en arrière en compagnie de Duke. Tous portaient les pistolets mitrailleurs pris aux soldats tués. Ils avaient en outre trouvé des grenades...

Cette longue marche sous la pluie était épuisante, surtout pour les deux enfants. Benoît toussait, et cette toux remplissait d'effroi Marie, qui s'était attachée au petit garçon, et ne le quittait jamais. Elle le berçait contre sa poitrine, couvrait de baisers son front brûlant de fièvre, et dardait fréquemment des regards inquiets en direction d'Ethel.

Dix jours après l'attaque des pillards, Ron et ses compagnons se

trouvaient aux environs de Strasbourg. Ils voyaient, au-dessus de la plaine, la flèche unique de la cathédrale, et cette vision surprenait Ron. Incroyable que dans tout ce chaos, ce magnifique édifice ait pu survivre ! De loin, il semblait intact.

Ron voulait contourner la ville par l'ouest, avant de rejoindre le dédale de marais qui longeait le Rhin.

Mais ce soir-là, Marie s'approcha de lui. Elle tenait Benoît dans ses bras. L'enfant pleurait.

— Ron, dit-elle, il faut trouver un médecin et des médicaments. Le petit ne va pas bien du tout.

Ron releva la tête, les sourcils froncés. Il regarda Benoît. L'enfant était tout rouge, et transpirait de fièvre.

— Il n'a pas mangé, continua Marie. Il a très mal à la gorge.

Ethel s'approcha, grave.

— Je crois qu'il fait une angine phlegmoneuse, dit-elle.

— Tu es sûre ?

Elle acquiesça.

— Mon mari était médecin, dit-elle. Je me souviens des maladies qu'il me décrivait.

— C'est grave ? demanda le vieux Berthold.

— Si on ne le soigne pas, il risque de mourir étouffé. Il lui faut des antibiotiques, peut-être un tubage.

Ron secoua la tête, pensif.

— Il n'a aucune chance de s'en sortir autrement ?

— Pas beaucoup, répondit Ethel. Il n'a que trois ans, et il n'a pas souvent mangé à sa faim.

— Il faut aller en ville, dit Marie.

Ron se leva.

— Vous êtes conscients qu'en ville, nous risquons de nous faire attaquer par surprise et massacrer sans pouvoir nous défendre ?

— Nous le savons, dit Ethel. Mais il s'agit de la vie d'un enfant.

— Savez-vous où trouver un docteur ?

Marie Berthold acquiesça.

— Oui, nous en connaissons un. Il vit dans l'ancien hôpital. Il est cher, mais c'est le seul qui soit encore là... C'est du reste pour ça que personne ne l'a tué... Il est le seul, on a besoin de lui...

Ron réfléchissait. Il savait d'expérience que les anciennes villes, à demi détruites, abritaient des populations bien plus dangereuses que des villageois peureux et prompts à la fuite. Les survivants s'étaient organisés en clans qui se livraient à une guerre sans merci d'un pâté de maisons à l'autre, armés de barres de fer, de briques, de gourdins et, parfois, de fusils et de pistolets. Ces gens manquaient de tout, et une troupe comme la leur serait une proie bien tentante, ne serait-ce que par la masse de nourriture que représentaient les chevaux et la vache. Les défier chez eux était un gros risque.

Mais Benoît allait mourir si on ne faisait rien...

— Votons, proposa Ron.

— Inutile, coupa Alice. Nous sommes tous d'accord pour y aller. Et toi aussi, tu le sais bien.

Ron sourit, percé à jour.

— Tu as raison, dit-il. On va aller trouver ce médecin. Quand partons-nous ?

— Le plus tôt possible, dit Ethel, le temps presse.

— Oui... Mais il n'est pas question de nous risquer en ville la nuit. Ce serait un véritable suicide. Je regrette, nous resterons ici jusqu'au matin.

Ethel et Marie se regardèrent.

— Il a raison, dit Ethel doucement.

— Nous partirons à l'aube... En attendant, reposez-vous. Je vais prendre la première garde.

Ron se leva, saisit un manteau et une couverture. Le pistolet mitrailleur à la main, il sortit dans la nuit.

Depuis une heure, Ron aurait dû réveiller Alice pour qu'elle le relaie. Mais il n'avait pas sommeil, et préférait veiller, perdu dans ses pensées. Il scrutait la nuit, les mains crispées sur son arme, immobile. Il essayait d'échafauder un plan, une tactique qui leur permettrait de se glisser dans la ville sans éveiller l'attention. Que faire ? Foncer au triple galop ? Se glisser de maison en maison ? En tout cas, éviter soigneusement les rues étroites et encaissées.

Quelle poisse ! Ron haussa les épaules. Se révolter contre le mauvais sort ne servait à rien. Benoît était malade, il fallait tenter de le sauver. La vie d'un enfant était précieuse. Même si elle mettait en péril celle de la troupe.

L'esprit de Ron vagabondait, incapable de se fixer sur des idées précises.

Pourquoi tous ces gens l'avaient-ils implicitement choisi comme chef ? Pourquoi lui et pas le vieux Berthold, qui possédait l'expérience et était encore robuste ? La vie était décidément curieuse. Ron avait cru trouver la paix, en allant vivre dans le chalet des deux femmes... Au lieu de cela, sa présence avait déchaîné un torrent de passions, de haines... Il ne comprenait pas, se sentait vulnérable, mal dans sa peau. Il avait peur. Se battre, il savait le faire, l'avait appris à la dure école de la guerre, puis de la survie. Mais diriger, mener, guider toute une communauté. C'était bien difficile.

Ethel...

Il sourit. Heureusement qu'elle était là ! Elle aussi le déroutait. Cette hostilité qu'elle lui avait montrée tout d'abord, puis son revirement brusque, sa passion...

Il y eut un bruit, et Ron se retourna. Alice s'approchait, les yeux encore embués de sommeil. Elle s'assit à côté de lui.

— Tu ne m'as pas réveillée, dit-elle d'un ton de reproche.

— Je n'ai pas envie de dormir. Je vais prendre ta garde. Recouche-toi.

— Non... Maintenant que je suis là ! Tu veux bien que je reste ?

— Bien sûr... Mais il ne fait pas chaud.

— Ça... c'est vrai !

Elle frissonna. Ron ouvrit la couverture qui le couvrait, la passa sur le dos de la jeune fille qui se serra contre lui. Il lui entourait les

épaules de son bras, et referma l'étoffe sur eux. Ils restèrent un long moment silencieux. Ron l'entendait respirer. Il sentait sa chaleur, et cette chaleur le troublait. Il ne pouvait s'empêcher de penser à cette nuit où ils avaient fait l'amour, dans la paille, et à ce jour où elle s'était offerte à lui, impudique et si désirable. Il s'efforça de penser à autre chose, à Benoît malade. Mais, inexorablement, ses pensées reprirent le même chemin.

Il se maudissait, se rendant compte qu'il désirait violemment la jeune fille, qu'il avait envie de la prendre dans ses bras... Et pourtant, il aimait Ethel, profondément. Alice avait posé sa tête contre son épaule. Il hésita, puis, sous la couverture, doucement, lui saisit la main. Les doigts de la jeune fille se nouèrent aux siens.

— Ron, murmura Alice doucement, je voudrais te dire quelque chose...

— Dis-le...

— Tu sais... j'ai été si méchante avec Ethel et toi. Je regrette... Je voudrais que tu me pardonnes... Et Ethel aussi.

Ron sourit. Il la serra plus fort.

— Nous t'avons déjà pardonné.

— Quand je pense au mal que je vous ai fait, j'ai honte.

— Il ne faut pas. Le passé est derrière nous.

Il soupira.

— Le mal, je l'ai fait aussi... Il ne faut pas l'oublier, Alice. Il faut que le souvenir de ce qu'on a fait de mal nous aide à ne pas recommencer... Autant que possible. C'est souvent difficile.

Elle hocha la tête, réfléchissant.

— Ron...

Elle soupira à nouveau... Un espoir qui se changea en sanglot.

— Je t'aime.

Il se raidit. Cet aveu le transperçait. Mal à l'aise, il voulut répliquer, mais elle continuait à parler.

— Je t'ai considéré comme un sale type.

J'ai souhaité ta mort... Mais c'était faux. Je ne savais pas ce que je voulais... C'est pour ça que j'étais méchante... Et puis j'en voulais à Ethel, parce qu'elle, tu l'aimes, et qu'elle t'aime. Je me disais tout le temps : « C'est pas juste. Pourquoi elle et pas moi ? »

— Alice...

— Et puis le soir où on a attaqué les soldats... Je ne sais pas ce qui s'est passé. Je ne pourrais plus faire ce que j'ai fait. C'était... affreux.

Elle leva les yeux vers lui.

— J'ai compris qu'on peut tous faire des choses affreuses, puisque moi aussi j'en ai fait. Tu... tu comprends ?

— Je comprends.

— C'est vrai ?

Il lui sourit.

— Bien sûr... Tu as ressenti ce que j'ai ressenti moi-même, il y a bien longtemps.

Il lui caressa la main, sous la couverture.

— Vois-tu, Alice, nous sommes de curieux animaux... Il y a en nous deux faces... Tu connais l'histoire du docteur Jekyll et de mister Hyde ?

— Non. Qui c'était ?

— Une même personne. Le jour, le docteur Jekyll était un médecin réputé, qui faisait le bien autour de lui, la charité aux malheureux... Tout le monde l'admirait et l'aimait... Mais la nuit, il se transformait en mister Hyde, un criminel de la pire espèce, qui semait la terreur et massacrait des femmes... Tu comprends ?

— Oui... Nous sommes tous un peu comme ça. C'est ce que tu veux dire ?

— Exactement... Dans certaines circonstances, on peut être amenés à faire des choses épouvantables. Dans d'autres, on fait tout le contraire. La vie est souvent une affaire de circonstances. C'est pour ça qu'il ne faut pas condamner sans appel.

— Qu'est-ce que ça veut dire : condamner sans appel ?

— Ça veut dire affirmer que telle personne est bonne, telle autre

mauvaise, et qu'on ne peut rien y changer.

— Moi, je suis mauvaise...

Il rit doucement.

— Mais non, Alice ! Tu n'es pas mauvaise. Tu es jeune, et tu ignores beaucoup de choses. Mais au fond de toi, tu es une femme sensible et douce.

Elle secoua la tête, butée.

— Je suis mauvaise... Parce que je t'aime, et que je n'en ai pas le droit.

Il resta muet. Elle continua, et sa voix tremblait :

— Toi, tu aimes Ethel, et Ethel t'aime... Alors, moi, je n'ai pas le droit. Mais je t'aime quand même... C'est pour ça que je suis mauvaise.

Il ne savait quoi dire. Son aveu ne le laissait pas insensible.

— C'est faux, Alice... Je... je t'aime beaucoup aussi.

Elle leva vivement la tête vers lui.

— C'est vrai ?

— Je te le jure.

— Mais tu es avec Ethel ? C'est avec elle que... tu fais l'amour. Avec moi... tu ne veux pas ?

Il la regarda longuement.

— Tu es étrange, Alice, dit-il. Tu t'es donnée à moi comme une femme, en ce moment, tu me parles comme une enfant. J'ai bien de la peine à te comprendre.

Elle ne répondit pas. Il devina qu'elle attendait une réponse à sa question précise.

— Je le voudrais, Alice, dit-il lentement... J'ai... j'en ai autant envie que toi.

Le visage d'Alice s'éclaira de bonheur.

— Mais ce serait déloyal envers Ethel, continua-t-il. Et être déloyal avec Ethel, je ne pourrais pas. Est-ce que tu me comprends ?

Elle lui sourit.

— Je crois... C'est difficile, hein ?

— Très difficile.

Les yeux noirs de la jeune fille étaient comme des lacs. Comme fasciné, Ron se sentait irrésistiblement attiré vers eux. Lentement, il approcha son visage de celui d'Alice. Elle battit des paupières quand leurs lèvres se réunirent. Il la sentit se faire lourde dans ses bras, frémir sous son baiser. Il lui serra la main de toutes ses forces, essayant de résister à l'impulsion qui le poussait à la caresser, à l'aimer, à la prendre.

Il se dégagea brusquement.

— C'est moi qui te demande pardon, Alice, dit-il d'une voix altérée.

Elle secoua la tête.

— Non Ron... Je suis heureuse.

Il se leva.

— Il faut que j'aie me reposer. Demain, nous aurons une dure journée.

Elle le retint par la manche.

— Ron... Tu sais ce que j'aimerais ?

— Non... Quoi donc ?

— J'aimerais que tu joues de la musique un jour... pour moi toute seule... Ta belle musique.

Il lui prit la main.

— Je te promets... Je jouerai avec tout mon cœur.

Ron se réveilla en sursaut. Il tenait l'idée ! Une idée folle. Une idée suicidaire qui s'était imposée pendant son sommeil. Il réfléchit un moment, se leva. Le feu avait baissé. Le vieux Berthold montait la garde. Ron le rejoignit. Le vieil homme tourna sa figure ridée vers lui.

— Tu es bien matinal, garçon, dit-il. Le jour n'est pas encore levé.

— Grand-père, je vais y aller seul, dit Ron.

Berthold n'eut pas l'air surpris. Il le regarda attentivement.

— Pourquoi ?

— C'est notre unique chance. En groupe, nous nous ferons massacrer. Seul, je peux ramener le médecin... et les médicaments.

— Tu peux aussi te faire tuer.

Ron hocha la tête.

— C'est possible. Je cours le risque.

— Tu ne pourras pas te défendre, isolé.

— Je ne me défendrai pas. J'irai sans armes.

— Sans armes !

Ron lui montra sa flûte. Berthold fronça les sourcils, incrédule.

— C'est ça qui me servira d'arme.

— Tu es fou !

— Peut-être... La musique a déjà fait bien des miracles. Là où une arme échoue, une flûte peut réussir.

Berthold lui posa la main sur l'épaule.

— Laisse-moi y aller à ta place. Je suis le plus vieux...

Ron secoua la tête en souriant.

— Tu sais jouer de la flûte, grand-père ?

— Non.

— Alors, tu restes... Tu guideras le groupe dans les marais. Si je ne reviens pas, tu auras la responsabilité de tout le monde.

— Et comment décideras-tu le médecin à venir ?

— Ethel et moi avons quelques bijoux... Et s'il le faut, je le traînerai par la peau des fesses ! En tout cas, je le ramènerai !

Il hésita, et son visage se durcit.

— ... Ou bien je serai mort. Si je ne suis pas de retour demain à

midi, ne m'attendez plus.

Berthold était ému, Ron le vit sur son visage.

— Pourquoi souhaites-tu tant te sacrifier ? demanda le vieux.
Qu'est-ce qui te ronge ?

Ron lui frappa doucement l'épaule.

— Ne cherche pas à savoir, grand-père... Ce sont mes problèmes.

— Quand pars-tu ?

— Tout de suite.

Il se leva.

— Si je revois Ethel, je n'aurais plus le courage.

Le vieil homme se leva à son tour.

— Suis ton destin, dit-il, et que Dieu te garde...

— Je ne crois plus en Dieu.

— Mais s'il existe, Lui, Il croit en toi !

Avec brusquerie, Ron se détourna. Il n'aimait pas s'attendrir.

— Attendez-moi jusqu'à demain midi. Pas plus ! Si je reviens et que vous n'êtes plus là, je piquerai au nord, je contournerai la ville, et je longerai le Rhin.

Berthold acquiesça sans parler. Ron sauta sur son cheval. Une dernière fois, il regarda le vieil homme.

— Je reviendrai, dit-il.

Il éperonna sa monture...

Berthold le regarda disparaître dans l'obscurité. Longtemps, il resta les yeux fixés sur le grand trou noir de la nuit.

CHAPITRE VII

Le jour se levait quand Ron arriva dans les faubourgs de ce qui avait été une des plus belles villes de France. Il ne pleuvait plus, mais un froid humide faisait voler en épais nuages l'haleine du cheval. Ron avait avancé prudemment, au milieu des champs qui se transformaient peu à peu en une lande sauvage ; Il évitait soigneusement les routes, ou du moins ce qu'il en restait, craignant d'y faire de mauvaises rencontres. Plus il s'approchait de la cité, et plus les traces de la guerre se multipliaient. Il devait souvent contourner d'anciens trous d'obus remplis d'eau, faire des détours pour éviter éboulis et gravats. Des vestiges de la civilisation défunte apparaissaient, dérisoires et mornes, jaillissant du brouillard, comme pour rappeler au voyageur ce qui avait été et qui n'était plus. Des pylônes électriques rouillés dressaient leurs bras décharnés au-dessus de la plaine, et les câbles cassés étaient pris d'assaut par les liserons. En s'engageant sur l'ancien aérodrome d'Entzheim, Ron put même apercevoir, fantomatique et incongru, un gros avion de transport. Il paraissait intact, mais en s'approchant, Ron put distinguer la peinture écaillée, les pneus crevés, les tôles bosselées et pendantes, les réacteurs démantelés.

Puis ce fut la ville... Sinistre...

Les hauts blocs de béton percés de mille fenêtres béantes et noires... Les rues défoncées, encombrées de débris... Les carcasses de voitures, dépouillées jusqu'au métal, pourrissant le long des trottoirs... Et çà et là, entre les dalles disjointes et brisées, l'herbe folle qui poussait, patiente, et qui finirait inéluctablement par faire disparaître ces misérables restes humains.

Ron fut tiré de ses pensées moroses par un mouvement furtif sur sa droite. Il tourna la tête, et vit un adolescent déguenillé, pieds nus, qui le suivait en essayant de se dissimuler. Il sentit sa peau se hérissier... Le premier contact avec la population. Comment cela se passerait-il ? L'adolescent s'était caché dans une embrasure de porte. Mais Ron sentait son regard peser sur lui. Il eut envie de piquer des deux et de filer, mais se retint. Au cours de longues discussions, Ethel lui avait décrit la ville. Elle l'avait beaucoup aimée, et en parlait avec chaleur. De fait, Ron savait que bientôt, il se heurterait à l'Ill. La rivière enserrait le cœur de la cité dans ses méandres. Il lui faudrait la franchir, pour se rendre à l'hôpital. Il n'y avait plus de pont. Il devait trouver une embarcation pour passer... Fuir ne le mènerait donc pas

loin. Autant faire place.

Avec des gestes très lents, Ron saisit sa flûte et se mit à jouer. Il choisit un air guilleret, une passacaille de Bach. Les notes s'élevèrent dans le silence du matin.

Après ce morceau, Ron joua une fugue, toujours de Bach. Il avait de la peine à s'en souvenir, et dut répéter à plusieurs reprises les mêmes phrases pour retrouver les enchaînements. Tout en jouant, il continua à avancer, au pas lent de son cheval. Il transpirait, se demandant si un coup de feu, une flèche ou une pierre n'allait pas mettre fin à son récital improvisé.

Du coin de l'œil, Ron vit l'adolescent se risquer à découvert, d'abord timidement, puis avec plus d'audace. Il arrêta sa monture, se tourna vers lui. Il joua avec plus d'ardeur, sur un rythme allègre, terminant par une envolée digne de ses meilleurs jours au conservatoire. Le garçon le contemplait, bouche bée. Ron reposa sa flûte. Il espéra que sa voix ne sonnerait pas trop faux, et dit :

— Bonjour...

L'autre sursauta, parut sur le point de s'enfuir, mais ne bougea pas. Il ouvrait et fermait nerveusement ses mains.

— N'aie pas peur, continua Ron, je ne suis pas armé. Je n'ai pas de mauvaises intentions.

Alors les yeux fiévreux du garçon parurent s'agrandir, et il dit, d'une voix faible :

— J'ai faim, monsieur...

Ron glissa la main dans la fonte de sa selle, en tira un morceau de pain, le lui tendit. L'adolescent eut un petit mouvement de recul, mais se jeta sur la nourriture, et y planta les dents, avec une espèce de sanglot. À cet instant, une autre silhouette apparut, une femme, ou plutôt une toute jeune fille, plus jeune encore qu'Alice. Elle courut vers le garçon, s'arrêta en le regardant. Ron remarqua la ressemblance entre les deux adolescents. Certainement le frère et la sœur. Il saisit un autre morceau de pain, le tendit à la fillette.

— Attrape, petite !

Elle prit le pain, et se mit à le manger non moins gloutonnement que son frère.

Ron souriait, apitoyé. La jeune fille devait avoir quatorze ans au

plus, et le garçon seize. Ils portaient des haillons qui ne devaient pas beaucoup réchauffer leurs corps amaigris. Ils étaient tous deux pieds nus, et leurs cheveux pendaient jusqu'aux reins. Le garçon commençait à montrer une ombre de barbe. Quant à la fille, moins maigre, elle aurait pu être mignonne... Ron descendit de cheval. Les deux adolescents eurent un mouvement pour s'enfuir. Ron les rassura d'un geste.

— Il me reste un peu de viande, dit-il. Tenez ! Mangez !

Il s'attendait à ce qu'ils se jettent sur cette nourriture, mais, chose curieuse, ils la prirent presque timidement, avec des sourires contraints.

— Merci, dit la jeune fille.

Ron les contempla. Il s'étonnait de sa réaction de pitié en face de ces gosses faméliques. Il en avait pourtant déjà croisé de nombreuses fois, lors de sa longue errance à travers l'Europe, et ne s'en était guère préoccupé. Avait-il changé à ce point, depuis sa rencontre avec Ethel et Alice ?

Quand les deux enfants eurent terminé leur repas, Ron sortit à nouveau sa flûte. La musique les apprivoisait... Sans elle, ils s'enfuiraient sans demander leur reste, et Ron ne voulait pas qu'ils partent. Il se sentait pris d'une incompréhensible curiosité. Et puis peut-être que ces deux gosses pourraient le guider dans les ruines de la ville et lui donner des renseignements précieux. Il joua une vieille ballade allemande, puis, des tréfonds de sa mémoire, il retrouva un air qui avait été populaire à l'époque de sa naissance, et que sa mère lui avait souvent fredonné. C'était rythmé, syncopé. Instinctivement, les deux adolescents se mirent à se balancer sur eux-mêmes, et Ron fut heureux de voir des sourires s'épanouir sur leurs visages fiévreux. Quand il s'arrêta de jouer, la jeune fille éclata de rire.

— Joli..., dit-elle.

Redevenu méfiant, son frère questionna :

— Qui vous êtes ?

Il serait difficile à amadouer, celui-là, pensa Ron.

— Je m'appelle Ron, dit-il, je viens de très loin, et je joue de la musique pour gagner ma vie... Et vous, qui êtes-vous ?

— Je suis Bella, dit la jeune fille.

— Et moi Serge.

— Vous êtes frère et sœur ?

— Oui.

— Vous vivez seuls ?

Ils se regardèrent, inquiets. Le garçon parut se replier sur lui-même. Il lança un regard sournois à Ron.

— Oh non, dit-il, on est toute une bande ! On a des armes !

Ron pensa qu'il mentait. Il avait peur, et cherchait à l'impressionner. S'ils avaient réellement fait partie d'une bande, il aurait déjà été attaqué, dépouillé et massacré. Il sourit.

— Non, dit-il. Vous êtes seuls et sans armes, tout comme moi.

— C'est pas vrai !

— Peu importe. Je ne vous veux aucun mal... Comment vivez-vous, ici ? Dans ces ruines...

— Pourquoi vous nous demandez ça ? questionna Bella.

Ron lui sourit.

— Vous êtes les premiers êtres vivants que je vois depuis que je suis arrivé dans la ville... Et vous ne semblez pas très brillants.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? cria le garçon d'un ton véhément.

Sans répondre, Ron fit demi-tour et sauta en selle d'un élan.

— Au revoir, dit-il ; bonne chance.

Il s'éloigna.

— M'sieur !

Il s'arrêta, se retourna sur son cheval. La jeune fille s'approchait timidement.

— Oui, Bella ?

Elle parut étonnée qu'il l'appelle par son prénom. Son frère la rejoignit.

— Faut pas aller par-là, m'sieur, dit Bella.

— Ouais, continua Serge. Y a des mecs qui rôdent ! Cette nuit, ils ont essayé de nous attraper ! Ils voulaient se payer Bella !

— Mais on les a faits marron ! On connaît bien le coin ! Dans les immeubles, on les a semés comme on a voulu !

Elle rit, égaillée par le souvenir.

— Même qu'il y en a un qui s'est cassé la gueule d'un cinquième étage !

— C'est moi qui l'ai poussé, ajouta Serge, tout fier.

Ron les considéra. Si jeunes et déjà plongés dans cet univers de violences, de poursuites, de meurtres...

— Vous, vous êtes pas d'ici, dit Serge. Ils vont vous piquer comme une fleur ! Où vous allez ?

Ron fronça les sourcils. Les deux jeunes gens semblaient s'être apprivoisés. Ils le fixaient sans ciller, et il ne lisait pas d'arrière-pensée sur leurs visages ouverts.

— Je dois me rendre à l'hôpital.

Ils parurent à la fois surpris et consternés.

— On m'a dit qu'il y avait un médecin. C'est vrai ?

— Vous êtes malade ?

— Pas moi... Un enfant. Si je ne trouve pas un médecin, il va mourir.

— Votre gosse ?

— Non...

Le frère et la sœur échangèrent un regard, de plus en plus surpris.

— Vous voulez faire soigner un gosse qui vous appartient même pas ? s'étonna le garçon. Pour quoi faire ?

Ron eut un geste évasif.

— Pourquoi pas ? Je vous ai bien donné à manger à vous, et je ne vous connais pas.

L'argument parut porter. À l'évidence, l'altruisme était une notion totalement étrangère aussi bien au frère qu'à la sœur. Ron le

comprenait parfaitement.

— Il faut que j’y aille, dit-il.

— En plein jour, c’est pas possible, dit Bella.

— Y a pas de pont, continua Serge.

— Comment traverser ?

Les deux jeunes gens semblaient indécis. Ron sentit leur hésitation.

— Si vous m’aidez, peut-être pourrais-je vous aider aussi.

Serge le fixa. Un étroit sourire lui étira les lèvres.

— Venez, dit-il.

— Voilà notre bateau, dit Bella.

Ron considéra la vieille barque à demi pourrie, au fond recouvert d’une eau noirâtre, et pensa qu’il lui faudrait beaucoup d’éloquence pour décider le médecin à s’aventurer à bord de cette ruine !

— On l’a trouvé dans une maison effondrée. Il est beau, hein ?

Ron sourit... Il ne pouvait pas se montrer difficile.

— Très beau... Vous vous en servez souvent ?

— Quand on est sûrs que personne nous voit, dit Serge. On pourrait nous le piquer !

Ron regarda l’Ill. La rivière était large, et coulait au pied d’un quai à demi effondré.

— Où se trouve l’hôpital ?

— Un peu plus bas, derrière les grands bâtiments en ruine qu’on voit après la boucle.

Ron pinça les lèvres.

— Il n’y a pas qu’une entrée, dans cet hôpital ?

— Y en a plusieurs, dit Bella. Le mur est effondré dans des tas d’endroits.

Ron hochait la tête, pensif. Les choses se présentaient plutôt mal. Il se retourna vers les deux jeunes gens.

— Je dois y aller, dit-il. Pouvez-vous me prêter votre bateau ?

Bella et Serge le regardèrent comme s'ils avaient vu un fou.

— Maintenant ? s'étonna Bella.

— Maintenant...

— Impossible ! Ils vont vous repérer tout de suite ! Vous avez aucune chance !

Ron s'approcha d'elle, lui posa les mains sur les épaules.

— Bella, si ton frère risquait de mourir, que ferais-tu ?

La petite détourna les yeux.

— Elle me laisserait crever ! cria Serge. Et elle aurait raison ! De toute façon, on va bientôt crever, alors !

Ron les regarda avec émotion.

— Et... si vous veniez avec moi ? dit-il.

— À l'hosto ! Ça va pas, non ?

— Pas à l'hosto... Après. Quand je reviendrai...

— Pour aller où ?

— Dans le monde... Ça fait des années que je vais à l'aventure, et ce n'est pas triste. En tout cas, c'est plus intéressant que de vivre dans des immeubles en ruine, crever de faim et fuir sans cesse devant les autres.

— On crève pas de faim, dit Serge, c'est plein de chats et de rats !

Ron les fixa, l'œil subitement durci.

— J'ai besoin de votre bateau. Je vous laisse mon cheval ! Je vais aller chercher ce médecin. Si je ne suis pas revenu demain matin, partez ! Quittez la ville. Marchez droit vers l'ouest, en direction des montagnes. Vous trouverez mes compagnons. Ils vous accueilleront !

Bella et Serge se consultèrent du regard. La jeune fille eut un geste fataliste. Ils sentaient que la volonté de Ron ne faiblirait pas, qu'ils ne pouvaient lutter contre lui. Serge baissa les yeux.

— Ça va, dit-il. Après tout, c'est votre peau ! On va planquer votre cheval. Bella va le garder. Je vous guiderai.

— Non, dit Bella. On s'est jamais quittés. On va pas commencer maintenant !

— Mais non ! cria Ron. Vous ne venez pas avec moi. C'est trop dangereux !

Bella éclata de rire.

— Dangereux pour vous, m'sieur ! Nous, on connaît tellement le coin, on risque pas grand-chose !

— On va souvent par là-bas, dit Serge, histoire de faucher de quoi bouffer. Ils ont tout ce qu'ils veulent, les salauds ! Ils voudraient bien nous coincer, mais c'est pas facile ! On connaît tous les trous, toutes les caves.

— Moi, ils m'ont piquée l'été dernier, dit Bella. Qu'est-ce qu'ils m'ont passé !

Ron la regardait, stupéfait. Elle parlait de sa mésaventure avec un ton enjoué, comme si ç'avait été une bonne farce.

— Ils t'ont relâchée ?

— Ils étaient soûls ! Ils m'ont tabassée ! Y en a deux qui m'ont sautée ! Quand ils ont pensé à autre chose, je me suis barrée !

— Ils t'ont... sautée ?

Elle sembla étonnée de sa surprise.

— Quand des mecs piquent une fille, c'est toujours ça qu'ils font, non ?

— Ils auraient pu te tuer !

— Moi !... Oh non ! Je suis du coin ! Ils m'auraient gardée comme esclave. Mais je préférerais rester avec Serge.

— Et puis on s'est vengés ! On a pu en noyer deux ou trois dans la rivière. Là où il y a des chutes d'eau !

Ron se dit qu'il était tombé sur de curieux enfants ! À se demander si seuls les désaxés n'avaient pas quelque chance de survie, en ce monde.

Serge prit le cheval par son licol.

— Je vais le cacher, dit-il. On le reprendra au retour. Vous bilez

pas pour lui. Il risque rien. Attendez-moi là.

Resté seul avec Bella, Ron contempla la jeune fille. Elle s'était assise, les genoux sous le menton, les bras croisés devant son nez, troussée et innocemment impudique.

— Qui c'est, les gars avec qui tu es ? demanda-t-elle.

Elle l'avait tutoyé, et cette familiarité fit plaisir à Ron.

— Des amis, des compagnons de route.

— Vous êtes nombreux.

— Oui, assez... et bien armés.

D'instinct, il s'était méfié de cette question. Il vit une drôle de lueur dans les yeux de la fillette. Il voulut se lever...

Trop tard...

Il ressentit un coup violent sur le crâne. Il gémit, tomba en avant, faisant un effort démesuré pour se ressaisir. Mais un deuxième coup acheva de le plonger dans le noir...

Quand Ron revint à lui, la tête remplie de bruit et de douleur, sa première pensée fut de se maudire. Il s'était fait posséder comme un débutant ! Par deux gosses faméliques et désarmés. Il remua, ce qui déclencha un ouragan sous son crâne, et lui tira un cri de souffrance. Il attendit que ça se passe, ouvrit les yeux. Instinctivement, il porta la main à sa tête, surpris de se sentir libre. Il regarda autour de lui, clignant des paupières.

Il reposait, allongé sur le sol, au milieu du cercle formé par une foule compacte qui le contemplait en silence. Il se leva, tourna lentement sur lui-même.

Il y avait là une centaine de personnes, hommes, femmes et enfants. Vêtues de hardes plus ou moins dépenaillées, tous échevelés, hirsutes, crasseux. Certaines femmes avaient les seins nus, et de nombreux enfants en bas âge, malgré le froid, ne portaient aucun vêtement. Tous regardaient Ron avec hostilité. Tous étaient armés. Vieilles haches, gourdins, et pour trois ou quatre d'entre eux, des fusils de chasse en mauvais état.

Au premier rang, Serge et Bella, qui le contemplaient comme s'ils

ne l'avaient jamais vu. Une bouffée de colère traversa Ron. Il fixa les deux adolescents avec insistance. Bella baissa les yeux. Serge essaya de résister, mais dut aussi détourner le regard. Ron s'aperçut que le jeune homme tenait sa flûte. Il s'avança vers lui. La foule murmura, et un homme fit un pas en avant, une fourche pointée. Ron hésita une seconde. Serge sourit avec insolence. Alors, Ron marcha, d'un pas décidé, le visage dur. L'homme à la fourche s'interposa. Il était maigre et ridé. D'un revers de main, Ron écarta l'outil et envoya l'homme à terre. Il n'eut pas beaucoup de mal. L'autre ne pesait pas lourd. La foule gronda plus fort. Ron n'y prêta pas attention, tout à sa colère. Il s'avança vers Serge. Le jeune garçon eut un mouvement de recul. Ron tendit la main vers lui, impérieux.

— Donne, siffla-t-il.

Il sentit plus qu'il ne vit la foule qui se resserrait sur lui. Individuellement, aucun de ces crève-la-faim n'aurait pu l'inquiéter. Mais en nombre, comme des rats...

— Donne !

— Allez, dit une voix forte. Donne-lui sa flûte ! Ça sera sa dernière volonté.

Ron leva les yeux. La foule s'écartait sur le passage d'un petit groupe d'individus. Il y avait là cinq hommes et trois femmes, aussi déguenillés que les autres, mais nettement mieux nourris, et surtout mieux armés. Les hommes arboraient des pistolets et des carabines, et une des femmes, assez jolie d'ailleurs, portait un fusil de chasse à l'épaule.

Ron soutint les regards des nouveaux arrivants. Il ne pouvait que bluffer. Supplier ces bêtes sauvages ne servirait à rien. L'un des hommes semblait être le chef. Ses vêtements étaient un peu moins en loques que ceux de ses compagnons. Il était plus petit que Ron, mais très large, et certainement redoutablement fort. Sa tignasse et sa barbe étaient grises. Il pouvait avoir cinquante ans. Ses yeux étincelaient.

— Alors, t'es musicien ? dit-il.

— Paraît, répondit Ron sèchement.

— Joue pour moi !

— Va te faire voir...

Ron cracha par terre.

— Je suis pas venu ici pour ça !

L'autre ne sembla pas s'émouvoir. Il ricana, montrant une bouche largement édentée.

— C'est vrai ! T'es venu me voir, à ce qu'on dit.

— Te voir, toi ?

— Ouais, moi ! Paraît que tu cherches le médecin ? C'est ce que la grenouille m'a raconté.

Il éclata de rire devant la surprise que Ron ne put cacher.

— Eh ben le toubib, c'est moi ! Mais ça fait un moment que je pratique plus... De nos jours, le pillage ça rapporte plus que la médecine.

Ron serra les poings. Et dire que la vie du petit Benoît dépendait de ce type !

— Au fait, avant de te buter, continua l'autre, j'aimerais savoir ce que tu me voulais.

— J'ai un gosse de trois ans qui fait une angine phlegmoneuse. Il lui faudrait un tubage et des antibiotiques.

Le « médecin » s'en frappa les cuisses.

— Et quoi encore ? Tu voudrais pas en plus que je lui fasse une pipe ?

Son rire s'arrêta net. Ron avait bondi et frappé en pleine face. La brute tomba en arrière, les lèvres éclatées. Ron le frappa du pied, dans les côtes, de toutes ses forces !

— Fumier ! éructa-t-il.

Il n'en dit pas plus. Les autres s'étaient jetés sur lui. Il rua, cogna, mais, sous la grêle de coups qui s'abattaient, il tomba bientôt sur les genoux.

« C'est la fin », pensa-t-il.

Mais la voix tonitruante du chef de la horde s'éleva :

— Arrêtez ! Ne le tuez pas !

Brutalement, Ron fut relevé. Il renifla. Du sang s'écoulait de son nez. Il secoua la tête pour chasser ses cheveux qui lui tombaient sur le

visage. Il regarda haineusement cet homme qui avait été médecin.

— Tue-moi tout de suite ! dit-il avec rage. Parce que j'ai juré de te ramener ! Et je le ferais si tu me laisses vivre !

L'autre le considéra non moins haineusement.

— T'en fais pas... Pour ce qui est de crever, tu vas être servi !

Il regarda autour de lui.

— Ce soir, on va le brûler vif ! Ça nous réchauffera ! C'est une distraction rare ! Qu'est-ce que t'en dis, musicien ?

— T'es un pauvre enculé !

Le « médecin » gronda, puis frappa Ron au foie. Le jeune homme plia, déchiré par la douleur. Mais en même temps, par un suprême effort de volonté, il lança le pied en avant. Avant de perdre connaissance, il eut le temps d'entendre la brute hurler en se tenant le bas-ventre.

Un seau d'eau le tira de son évanouissement. Cette fois, on l'avait lié, et il reposait dans une cave humide et nauséabonde. Il s'ébroua, regarda au-dessus de lui. Ils étaient trois, dont Serge, à le garder.

— Alors, musicien, elle est bonne ? demanda l'un des gardes.

— Je t'emmerde, sale con ! rétorqua Ron.

Il mesurait la vanité de ses injures. Mais elles lui soulageaient la bile, à défaut de l'aider à se libérer.

— Tu gueules fort, continua le garde, mais ce soir tu gueuleras encore bien plus fort. Tu la réclamera, la flotte... On va te faire le coup de Jeanne d'Arc !

Ron n'écoutait plus. Il réfléchissait, s'efforçant de trouver un moyen de se libérer. Mais les cordes qui l'entravaient étaient solides, et les nœuds bien serrés. Et puis, sous la garde de trois hommes, comment pourrait-il s'échapper ? Si encore on l'avait laissé seul !

Son regard tomba sur Serge, et une bouffée de colère le souleva à nouveau. Le jeune garçon tenait la flûte, et, maladroitement, essayait d'en jouer.

— Attends au moins que je sois mort pour t'en servir, dit Ron d'une voix méprisante.

Serge sursauta, rougit, et rangea prestement l'instrument dans sa veste. Ron eut envie de lui dire ce qu'il pensait de sa trahison, mais s'abstint. Ça ne pourrait qu'amuser ses gardiens... Il maudit sa bêtise. Comment avait-il pu croire que seul, il aurait pu réussir ? Comment avait-il pu faire confiance à ces deux gosses ? Sa vie en compagnie d'Ethel et d'Alice l'avait bien amolli ! Jamais, autrefois, il ne se serait laissé berner ainsi. Maintenant, tout était perdu !

Sa propre mort ne préoccupait pas tellement Ron. Il ne la réalisait pas, n'arrivait pas à y croire. Mais il se rappelait avoir vu, pendant la guerre, des soldats touchés par des lance-flammes ! Les types se racornissaient en brûlant, devenaient des momies noirâtres, qui s'agitaient spasmodiquement avant de se recroqueviller comme des mèches de chandelles...

Il grimaça. Éviter de penser à ça, sinon son courage s'en irait. Et il ne voulait pas donner à cette bande de vautours la joie de le voir brisé par la peur. Merde ! Ce ne serait qu'un mauvais moment à passer... Après tout, lui au moins était un homme ! On ne le violerait pas avant.

Les pensées de Ron s'envolèrent vers Ethel... et Alice. Ne plus les revoir le déchirait. Ethel... Il se rendait mieux compte, maintenant, à quel point il y tenait. Il essaya, en fermant les yeux pour mieux se concentrer, de se rappeler le parfum de sa peau, de ses cheveux, le goût de ses lèvres, la chaleur de son ventre...

Le visage d'Alice se superposa à celui d'Ethel. Curieusement, Ron se souvenait mieux de son unique étreinte avec la jeune fille que de toutes celles qu'il avait eues dans les bras d'Ethel. Sans le vouloir, il les comparait.

Alice faisait l'amour comme un petit chat sauvage ! Toutes dents et griffes dehors. Déchaînée, submergée par ses passions, possédant aussi bien que possédée, prenant autant qu'étant prise. L'amour, avec elle, c'était une lutte, un feu violent et destructeur, qui l'avait laissé, lui Ron, brisé, mais avide de recommencer.

Ethel aimait différemment. Elle se donnait avec non moins de plénitude. Mais sa fougue ne ressemblait pas aux élans de sa compagne. Elle était à la fois plus profonde et plus mesurée, comme une puissante lame de fond en face d'une tempête brève et violente.

Avec une surprise amusée, Ron s'aperçut que ces évocations précises éveillaient en lui une émotion inattendue.

Il se tortilla, furieux. Que ne donnerait-il pas pour être libre ? Tout à coup, comme s'il avait lu dans ses pensées, Serge se leva et

sortit un couteau de ses hardes. Il s'approcha de Ron et trancha les liens qui lui immobilisaient les mains.

— Qu'est-ce que tu fais ? T'es dingue ! cria un des autres gardiens.

— Je m'emmerde ! dit Serge.

Il tendit sa flûte à Ron.

— Joue, dit-il, joue...

Surpris, Ron le regarda. Le jeune garçon détourna les yeux. Lentement, Ron saisit la flûte, la porta à sa bouche.

Il ferma les yeux, essayant de se souvenir d'une vieille mélodie sud-américaine qu'il avait beaucoup aimée, étant enfant.

Ses gardiens le regardaient, pensifs.

Ron s'absorba dans sa musique... Autant faire ça que de penser à la mort...

CHAPITRE VIII

Bella saisit les trois gamelles remplies de haricots et de restes de viande, les regarda avec écœurement.

— Trois seulement ? dit-elle.

Le gros homme qui tenait lieu de cuisinier lui jeta un regard dépourvu de tendresse.

— Tu crois pas qu'on va donner à bouffer au musicien ?

— Non... Mais... et moi ?

Le cuistot ricana.

— Toi... t'auras qu'à partager avec ton frangin !... Et puis tire-toi, ou je te fous mon pied au cul !

Furieuse, Bella s'éloigna, sous les rires et les quolibets.

— Elle préférerait ta bite, dit un garçon qui savourait un morceau de la viande que Ron avait apportée dans les fontes de sa selle.

Quand elle passa près de lui, le garçon, vivement, lui glissa la main sous la robe.

— Elle a pas de culotte ! cria-t-il.

Rageuse, Bella le repoussa.

— Pauvre con ! Si tu veux que je mette une culotte, t'as qu'à m'en offrir une !

Les rires redoublèrent.

— On t'aime mieux comme ça ! dit le cuisinier. Allez, maintenant, file en vitesse !

Bella sortit de la pièce, pleurant de rage et d'humiliation. Les salauds ! Les immondes salauds ! Ils couchaient avec elle, la méprisaient, la laissaient crever de faim, la ridiculisaient en public... Parce qu'elle était petite, faible, et que le seul garçon qui pouvait la protéger, son frère, était encore un gosse ! Elle s'arrêta contre un mur, dans le noir, laissa libre cours à son chagrin. De gros sanglots de petite

filles lui échappaient, secouant ses frêles épaules. Soudain, elle s'interrompit, leva la tête, écouta... Des notes lui parvenaient dans le soir calme. La flûte... Ron jouait un air très triste, très doux, qui lui serra le cœur.

Ron qu'on allait torturer, brûler vif dans quelques minutes. Pour le plaisir de ces brutes. Ron qui lui avait donné à manger, qui lui avait fait confiance. Ron qu'elle avait trahi, livré à ces salauds pour un peu de nourriture qu'on ne lui donnait même pas !

Les yeux de Bella étincelèrent dans le noir. Non... Pas ça !

Elle se dirigea vers la cave où était gardé le captif. Elle entra, contempla la scène, clignant des yeux dans la faible lueur des chandelles. Ron était adossé au mur. Il jouait de la flûte, les yeux lointains, absent. Il ne parut pas s'apercevoir de son arrivée. Serge était accroupi, comme prostré, le visage tourné vers le sol. Les gardiens jouaient aux cartes. Ils levèrent la tête.

— Ah ! dit l'un d'eux, la bouffe ! Amène-toi ! Si c'est froid, je te dérouille !

Bella s'approcha. Brutalement, ils saisirent les écuelles. Le gardien qui avait parlé versa le contenu de la troisième assiette dans la sienne et celle de son compagnon.

— Vous bufferez un autre jour, dit-il en ricanant.

Il lui tourna le dos.

Ron avait cessé de jouer. Il contemplait la scène, indifférent en apparence... Bella le regarda, et ce qu'elle lut dans les yeux du jeune homme la transperça.

Alors, brusquement, elle saisit un poignard dissimulé sous sa chemise et bondit. Rapide comme une vipère, elle frappa. Deux fois. Le premier gardien eut un sursaut, tomba en avant, le sang jaillissant de sa gorge tranchée. Le deuxième esquissa un geste, mais déjà la lame s'enfonçait dans sa poitrine. Il retomba sur le corps de son compagnon.

Serge et Ron regardaient la fillette avec stupéfaction. Elle se tourna vers son frère, agita son couteau.

— Si tu gueules, tu y passes aussi, souffla-t-elle.

Elle s'approcha de Ron, le regarda une seconde. Elle se baissa et trancha les liens qui lui entravaient les chevilles.

— Pardon, m’sieur, dit-elle.

Ron ne perdit pas de temps à se demander par quel cheminement tortueux la jeune fille, après l’avoir trahi et livré à la bande, le libérait en cet instant. Il était abasourdi, surtout par la façon nette et sans bavure avec laquelle elle avait trucidé les deux gardes. Mais il n’en laissa rien voir. Il se leva, fit quelques mouvements pour rétablir la circulation sanguine dans ses jambes ankylosées.

— Faut filer, dit Bella. Je vais vous montrer le chemin.

Ron lui saisit la main, puis celle de son frère.

— Vous venez avec moi, dit-il.

Ce n’était pas une question. Une simple affirmation. Bella sursauta.

— Avec vous ?

— Oui. Dépêchons-nous !

— Avec vous ! Après ce qu’on a fait ?

Ron lui ébouriffa les cheveux.

— Ce qui est fait est fait ! Maintenant, tu m’as libéré, et tu as tué deux types ! Vous ne pouvez pas rester ici. Alors, je vous emmène ! Vous serez mieux avec mes compagnons qu’avec ces brutes... Mais auparavant, Bella, tu vas me mener au chef ! J’ai un compte à régler avec lui.

Serge ouvrit la bouche, stupéfait.

— Vous... vous voulez voir le chef ?

Ron éclata d’un rire grinçant.

— Le voir... C’est ça ! Tout juste le voir !

— Mais, dit Bella, ça va être dangereux !

Les yeux gris de Ron semblaient encore plus pâles que d’habitude. Il eut un sourire qui découvrit ses dents.

— J’ai juré de le ramener, par la peau des fesses, s’il le fallait. Je vais le faire.

Il se pencha sur le cadavre d’un des gardiens, celui qui avait possédé un fusil de chasse. Il ramassa l’arme, l’ouvrit. Elle était

chargée de chevrotines.

— Parfait...

Dans la poche du mort, Ron trouva une demi-douzaine de cartouches.

— Parfait, répéta-t-il.

Il se tourna vers Bella et Serge qui le regardaient faire.

— Où est le chef ?

Bella sursauta, comme tirée d'un rêve.

— En ce moment, il doit se préparer pour... ce qui devait se passer.

— C'est-à-dire, précisa Serge, qu'il se soûle la gueule.

— Menez-moi chez lui. Il a des gardes ?

Serge secoua négativement la tête.

— Pour quoi faire ? Qui l'attaquerait ?

— Eh bien, allons-y !

Serge sortit le premier, regardant soigneusement de tous les côtés.

— Ça va ! Personne en vue.

Ron et Bella le rejoignirent. La fillette se serrait contre le jeune homme.

— Tu as peur ? demanda Ron.

Elle hocha la tête.

— S'ils me prennent...

Elle n'en dit pas plus. Ron lui tapota l'épaule.

— Ils ne te prendront pas !

Se dissimulant dans l'ombre des bâtiments, ils se dirigèrent vers un haut mur à demi effondré, derrière lequel se profilaient des constructions délabrées.

— L'hôpital, dit Serge.

— Par où peut-on entrer ?

Serge ne répondit pas, se contentant de faire signe à Ron de le suivre. Ils longèrent le mur sur quelques dizaines de mètres, jusqu'à une brèche. Des herbes folles recouvraient les gravats. Du lierre montait à l'assaut de la muraille. Et contre cette muraille, un homme urinait tranquillement.

— Merde, souffla Serge.

— Laisse-moi faire, dit Ron.

A pas de loup, il s'approcha de l'homme. Après s'être soulagé, il s'étirait en bâillant... et reçut sur le crâne un violent coup de crosse. Il s'effondra, inanimé. Serge et Bella rejoignirent Ron. Rapidement, Bella fouilla la forme étendue, le délestant d'un poignard quelle tendit à son frère, sans dire un mot. Ron franchit la brèche.

Il était impatient d'en finir. Il pensait à Benoît. Rentrerait-il à temps ? Cette journée perdue ne serait-elle pas fatale à l'enfant ? S'il mourait...

Ron serra les poings. Si Benoît mourait, l'immonde individu qui s'était dit médecin ne lui survivrait pas.

— Il crèche dans ce bâtiment, dit Bella.

Elle désignait un gros édifice un peu moins délabré que les autres. À demi courbés, restant dans l'ombre, ils coururent vers le refuge du « médecin ». D'un coup d'œil, Ron vérifia que la sûreté de son fusil était bien retirée.

Il n'y avait pas de porte d'entrée... Un rire aviné se fit entendre. Précédant les deux jeunes gens, Ron entra. Un escalier s'amorçait au bout d'un couloir. Le rire retentit à nouveau, suivi d'un cri de femme. Ça venait d'en haut. Sans hésiter, Ron s'engagea dans l'escalier, le fusil braqué. Bella le rattrapa, le retint par la manche. Elle lui fit signe de se taire, monta la première. Arrivée au premier, elle regarda devant elle, se retourna, hocha la tête. Ron et Serge la rejoignirent. Du doigt elle désigna une porte entrebâillée.

— Il est là, dit-elle tout doucement.

Le cœur de Ron battait à grands coups. Il s'avança regarda à son tour par l'entrebâillement. Il ricana... Le « médecin », allongé sur une sorte de couche recouverte de coussins râpés, se faisait lutiner par deux femmes à demi nues. Il tenait une bouteille à la main, la portait à sa bouche entre deux rires et deux éructations. Ses compagnes y

faisaient honneur, l'alcool leur dégoulinant sur les joues. Ron entra. Ils ne s'aperçurent pas immédiatement de sa présence, continuèrent leurs occupations.

— Alors, tu t'amuses bien ? dit sèchement Ron.

La brute leva sa tête... de brute, regardant sans comprendre les deux canons du fusil qui lui faisaient face, obscurs et impérieux. Une des filles essaya de se lever. Elle tituba, ses gros seins à l'air, et s'écroula sur le sol, ivre morte. Elle grogna et ne bougea plus.

— Je t'avais dit que tu viendrais avec moi, siffla Ron. Je tiens parole... Debout, fumier !

Péniblement, le « médecin » se leva, s'appuyant à l'autre femme qui hocha la tête, avant de s'effondrer en urinant sous elle. Ron eut un sentiment de dégoût. Et dire que la vie de Benoît dépendait de cet ivrogne.

— Sais-tu où il range ses médicaments ? demanda Ron à Bella.

— Oui... Dans ce gros coffre, là-derrrière.

— Qu'est-ce qu'il faut pour soigner un gosse de trois ans atteint d'une angine phlegmoneuse ? demanda Ron au médecin.

L'autre ne répondit pas. Il vacillait, les yeux hagards, en riant stupidement. Ron se rendit compte qu'il était hors d'état de répondre à toute question.

— Prends un sac, dit-il à Bella, et fourre dedans le maximum de ce que tu trouveras.

La jeune fille obéit.

— Dépêche-toi.

Ron se retourna vers le chef de la bande.

— Tu viens avec nous. Je te jure que l'air frais va te dessoûler. Et puis tu soigneras le gosse. Et gare à toi s'il meurt !

L'autre ne réagit pas. Ron appela Serge. Le jeune homme s'approcha.

— Attache-lui les mains derrière le dos, et prends-lui ses armes.

Serge s'exécuta.

— Écoute, dit Ron au médecin. Tu vois ce fusil... Si un seul de tes hommes essaye de nous barrer la route, je te le décharge dans la gueule ! Tu piges ?

L'autre parut piger. Il fixa Ron avec des yeux troubles.

— T'es dingue, dit-il péniblement... Tu... tu passeras jamais.

— Alors, toi non plus... Je te descendrai avant de me faire tuer.

Il le poussa brutalement en avant.

— Allez ! Magne-toi le lard..., docteur !

Titubant, l'autre avança. Ron appela Bella.

— Prends sa carabine, dit-il. Si ça se gâte, tire dans le tas !

Le chef de la bande sembla se dégriser en sentant le métal du fusil appuyé contre sa nuque. Il grommela des imprécations, fixa Bella avec des yeux haineux.

— Tous mes gars te passeront dessus, souffla-t-il. Et puis on te tabassera à mort.

Il ne put en dire plus. De toutes ses forces, la jeune fille lui avait frappé le visage avec le canon de son arme. Un flot de sang ruissela sur la poitrine du prisonnier.

— Ta gueule, dit Ron. Avance, connard !

Serge allait en avant, se dirigeant vers l'autre côté de l'hôpital. On ne voyait personne. Pas une âme.

— Où vas-tu ? demanda Ron.

— C'est par là qu'on a laissé notre barque, dit le garçon d'une voix mal assurée. Ce matin, après...

— Après m'avoir assommé, continua Ron. Quand j'aurai le temps, rappelle-moi de te flanquer mon pied au cul !

— J'étais aussi dans le coup, dit Bella.

— D'accord, mais toi, je te donnerai une fessée... Au fait, pourquoi avez-vous fait ça ?

— Pour avoir un peu à manger.

Ron secoua la tête avec un sourire de pitié. Il n'arrivait pas à en

vouloir à ces pauvres gosses. Ils étaient à l'image du monde dans lequel ils vivaient : à demi fous.

— Avec moi, vous aurez à manger, dit-il. Ils arrivèrent sur les bords de l'Ille. Serge regarda autour de lui. Toujours personne.

— Ils se préparent pour la fête, dit Bella. Vont pas être déçus... Avance, toi !

Elle poussa l'ex-médecin du bout de son arme. Soudain, celui-ci se jeta en avant, malgré ses mains liées. Ron jura. Il se précipita... Mais Bella avait été plus preste. Elle avait lancé sa carabine dans les jambes du fuyard qui s'écroula lourdement en criant de douleur. Ron fut sur lui, le frappa du pied.

— T'as de la veine que j'aie besoin de toi, dit-il. Mais je vais t'empêcher de recommencer.

Il retira la ceinture qui retenait le pantalon de l'homme, en fit une boucle qu'il lui passa autour du cou.

— Si tu essayes de te tirer, je t'étrangle ! Des voix se firent entendre de l'autre côté du mur.

— Vite, dit Serge, notre barque est là !

Ils se précipitèrent, poussant devant eux leur prisonnier. Ron se demanda si l'embarcation en mauvais état pourrait tous les supporter. Mais ils n'avaient pas le choix.

Ils embarquèrent. Le canot s'enfonça dangereusement dans l'eau, mais Serge n'y fit pas attention. Il saisit une rame et se mit à godailler.

— Hep ! Là-bas !

Ron se retourna. Bella épaula, tira. Le recul de l'arme la rejeta en arrière dans le fond de la barque. Mais elle avait fait mouche, et une silhouette s'écroula, sur la rive, tandis que deux autres s'abritaient précipitamment. Bella se releva en gémissant, et se massa l'épaule.

— Bien joué, petite, dit Ron. Ça va ?

— Ça fait mal ! Merde !

Ron sourit et lui tapota le dos... La barque disparaissait dans l'ombre en descendant le courant.

— On va aborder ici, dit Serge. Les chevaux ne sont pas loin !

— Leurs chevaux ? demanda Ron étonné.

— Oui... Ils sont dans un hangar, de ce côté de la rivière. C'est plus pratique, quand ils partent en expédition.

— Combien ils en ont ?

— Pas plus d'une dizaine... Le vôtre est avec.

— Ils sont gardés ?

— Oui... Deux hommes.

— Parfait.

Il appuya plus fort son fusil contre la nuque du chef de la bande.

— On va leur faire la surprise, à tes petits copains... Guide-nous, Serge !

Ils se hâtèrent. Derrière eux, de l'autre côté de la rivière, des cris se faisaient entendre.

— L'alerte est donnée, dit Ron. C'est encore loin, les chevaux ?

— Pas très... Mais il faut faire vite. Les autres ne vont pas tarder à nous rechercher. Ils vont se douter de ce qui se passe quand ils découvriront les deux gardes assassinés et la disparition de... celui-ci.

— Ils doivent faire un chié détour pour passer la rivière, dit Bella. Ça va les retarder.

Ils s'éloignèrent au plus vite du cœur de l'ancienne cité. Malgré sa hâte, Ron ne put s'empêcher d'admirer les vestiges des maisons qui apparaissaient dans la lumière de la lune, et l'autre côté de la rivière. Il connaissait ce quartier, de nom... Ça s'était appelé « la petite France »...

Aujourd'hui, comme le reste de la grande France, ce n'était plus que des façades vides sur le néant... La petite France disparut dans la nuit...

— Voilà, dit Serge, c'est là que sont les chevaux.

Il désignait du doigt une grande bâtisse. Une faible lumière clignotait à une fenêtre.

— Tu vas dire aux gardes de nous laisser passer, dit Ron à son prisonnier. Sinon, je te flingue.

— T'oserais pas...

— On parie ? De toute façon, continua Ron en s'adressant à Bella, s'il hésitent, tu tires dessus.

Ils se dirigèrent vers la porte du bâtiment, entrèrent. Les deux gardes se levèrent d'un bond de la paille où ils reposaient.

— Bougez pas ! cria leur chef. Touchez pas à vos armes ! Ces dingues vont me tuer !

Les gardes hésitèrent. Bella s'avança.

— Contre le mur ! Vite ! cria-t-elle d'une voix aiguë. Vite !

Ils se regardèrent, obéirent. Alors Bella s'approcha d'eux, et, de toutes ses forces, leur asséna des coups de crosse sur la tête. Ils s'effondrèrent. Elle s'acharna.

— Ça suffit, dit Ron. Ils ont leur compte !

Bella reposa son arme, essoufflée. Ron jeta un coup d'œil aux gardes. Ils étaient morts, le crâne fracassé.

— Pourquoi ? demanda-t-il seulement.

Bella tremblait de tous ses membres.

— C'est tous des salauds, dit-elle. Tous !

Ron se détourna. Décidément, entre Alice et Bella, il était tombé sur deux gamines dans un triste état psychique. Il leur faudrait du temps pour redevenir équilibrées, heureuses de vivre. Du temps et de la douceur...

— Prenons chacun un cheval, dit-il, et filons en vitesse.

— Et les autres chevaux ? demanda Serge.

— Dispersons-les... Le temps qu'ils les retrouvent, on sera loin.

Il avait réussi... Ron n'arrivait pas à réaliser qu'il avait mené à bien son coup de main insensé. Il ramenait le médecin – même si c'était un drôle de médecin – et les médicaments... Avec en prime deux compagnons, des armes et des chevaux. Il regarda le prisonnier. Il galopait à côté de lui, ballotté, le regard sombre, la tête basse. Lui, il ne devait pas être heureux de se trouver là.

Quant aux deux jeunes gens, ils semblaient aussi étonnés que Ron de filer librement dans la campagne. Ils se cramponnaient à leurs montures, peu habitués à cet exercice, mais tenaient vaillamment le coup.

Ils chevauchèrent toute la nuit. Au petit matin, la neige se remit à tomber, à flocons légers. Ron pensa qu'ils étaient maintenant en décembre, et qu'il leur faudrait vite trouver un gîte pour passer les mois d'hiver. Pourvu que le vieux Berthold sache les mener à bon port... Enfin, vers le milieu de la matinée, ils arrivèrent au village où devaient attendre Ethel et les autres. Ils ralentirent l'allure.

— Restez derrière moi, dit Ron. On ne sait jamais...

Il craignait qu'en voyant arriver quatre cavaliers, ses amis ne tirent trop vite. Ils devaient être nerveux, après une journée et une nuit d'attente. Il avança, regardant prudemment autour de lui, en direction de la vieille ferme qui servait d'abri à la petite troupe.

— Alors, garçon, cria la voix de Berthold, te voilà enfin !

Le vieil homme apparut. Il regarda Ron gravement. Celui-ci sauta à terre, lui étreignit les bras, heureux de le revoir.

— J'ai eu du mal, dit-il. Le médecin... c'était aussi un chef de bande. Mais je l'ai ramené quand même.

Berthold jeta un regard lourd au prisonnier qui fixait obstinément le sol.

— C'est un médecin, ça ?

— Qui... On va le forcer à soigner Benoît.

Berthold secoua la tête.

— Inutile... L'enfant est mort hier soir...

Alors, pour la première fois depuis longtemps, Ron sentit son courage l'abandonner. Il baissa la tête, accablé par un poids insurmontable...

Un coup de feu retentit, le faisant sursauter. Il se retourna. L'ancien médecin glissa à terre, les yeux fixes, le front éclaté. Bella venait de lui tirer une balle dans la nuque.

Ethel, Alice, Marie et Michel apparurent. Ils contemplèrent le cadavre allongé sur le sol enneigé, et Bella qui le fixait, le visage dur.

— Puisque le gosse est mort, dit-elle, y avait pas de raison qu'il vive, lui !

— C'est Bella, dit Ron... Et son frère Serge. Ils m'ont sauvé la vie. Ils viennent avec nous.

Ethel s'approcha du corps. Ses yeux étaient rougis. Elle le regarda, se tourna vers Ron, lui tendit la main. Il la saisit, puis serra la jeune femme contre lui.

— Je le connaissais, dit-elle. C'était un ami de mon mari. Un excellent médecin. Très efficace... Très bon... Pourquoi tout ça ?

— La guerre a fait de lui un chef de bande sadique, assassin, ivrogne... Qui sait ce qu'il a souffert pour en arriver là... Comme beaucoup d'hommes... Je regrette pour Benoît.

Ethel posa sa tête sur son épaule. Elle soupira.

— De toute façon, il était trop tard...

Heureusement Philippe va bien... Qui sont ces enfants qui t'accompagnent ?

— Je t'expliquerai... Je crois que nous avons trouvé un petit chat sauvage encore pire qu'Alice.

— Elle a tué froidement cet homme...

— Elle en a tué cinq autres tout aussi froidement pour m'aider à m'évader... Pourtant, elle n'est qu'une enfant, et il faudra la traiter avec beaucoup de douceur.

Berthold les interrompit.

— Partons, dit-il, nous n'avons plus rien à faire ici...

Fin du premier livre.

Suite livre II : Les Errants.

UN HOMME EST VENU...* 2

CHAPITRE PREMIER 7

CHAPITRE II 17

CHAPITRE III 28

CHAPITRE IV 42

CHAPITRE V 55

CHAPITRE VI 64

CHAPITRE VII 72

CHAPITRE VIII 83